

Victor Hugo, *L'année terrible*, 1872 : lecture d'une œuvre intégrale en seconde

Séquence proposée par M. Alain Guerpillon, professeur agrégé au lycée Thiers de Marseille.

**Fin du recueil : Avril 1871 à juillet 1871
Édition *Poésie Gallimard***

La présente séquence a pour objectif de proposer une lecture intégrale d'une partie de *L'année terrible*. Les mois d'avril à juillet 2014 ont été retenus pour plusieurs raisons. Ils offrent une unité thématique autour de la représentation de la Commune et permettent de comprendre la position hugolienne et son refus de prendre parti jusqu'en mars 1871 pour l'un ou l'autre camp, puis son total engagement aux côtés des martyrs communards, c'est-à-dire des « misérables ». Ils concentrent une force dramatique exceptionnelle et sont caractéristiques du mouvement dialectique hugolien incarné dans le combat permanent de l'ombre et de la lumière ; d'avril à juin, c'est une lente descente aux enfers qu'il nous est proposé de suivre avant la remontée vers la lumière que consacrent le mois de juillet et l'épilogue. Il sera, à cet égard, intéressant de s'interroger avec les élèves sur l'étonnante préface dépréciative d'Yves Gohin dans l'édition *Poésie Gallimard* et d'en examiner l'argumentation. Ils permettent, par ailleurs, de découvrir tout à la fois des poèmes lyriques et satiriques mais aussi méta-poétiques, offrant ainsi une réflexion sur la nature et la fonction de la poésie. Le découpage choisi met à jour l'imbrication de la sphère privée et de la sphère publique, et en particulier le rôle singulier que joue la petite Jeanne. Cette séquence peut aussi enrichir la connaissance de l'univers hugolien par des lectures cursives d'autres poèmes. Enfin, le corpus retenu permet de mieux saisir les points de rencontres et les écarts avec Rimbaud, cet autre poète dont toute l'œuvre, à partir de 1871, est hantée par la Commune de Paris.

Bien évidemment, les lectures analytiques proposées sont conçues comme des documents de travail à destination du professeur et non comme des documents à livrer tels quels aux élèves.

Plan de la séquence

AVANT la lecture autonome

Recherche personnelle : La Commune et la semaine sanglante

Préparer la mise en voix d'un extrait de *L'Année terrible* pour la fin de la séquence

Entrées dans l'œuvre : lectures cursives

1) Lecture du Prologue pour apprendre à lire la fin de *L'année terrible*

Projet de lecture : Comment se met en place une thématique, une écriture et une réflexion sur le rôle du poète ?

Préparation à la maison : Lisez attentivement le Prologue (p.25 à 31). Que vous attendez-vous à trouver dans l'œuvre qu'il précède ?

Apportez plusieurs surligneurs.

Séance :

On fait relever des thèmes récurrents :

→ Progrès ≠ obscurantisme / liberté ≠ tyrannie / avenir ≠ passé

→ La présence massive de l'Histoire

On fait apparaître une écriture de l'opposition

→ Opposition peuple ≠ foule

→ Définition antithétique du genre humain : lumière ≠ chaos

On souligne la place des images

→ L'image du lion

On interroge la représentation du poète.

→ La figure du poète : - « le penseur », celui qui « entendra »

- qui représente le « nous » du Prologue ?

Conclusion : Programmation d'une écriture de l'antithèse, d'une écriture de l'image, d'une écriture de la dramatisation.

Un prologue construit selon un double mouvement ascendant/descendant : annonce de la construction des poèmes à venir ?

Un prologue mise en abîme de l'œuvre ?

Lectures complémentaires : Précisez la fonction du poète selon Hugo d'après le montage d'extraits d'autres recueils.

2) Pour dégager l'originalité du recueil ...

→ **Lecture du poème liminaire (p.33) pour dégager une dimension essentielle du recueil**

→ Réinvestissement du travail mené sur le Prologue

→ Analyse lexicale du dernier vers

Conclusion : programmation d'un recueil de poésie engagée ?

→ **Lecture du poème V, Septembre 1870 « A PETITE JEANNE » (p.49-51) pour rectifier la programmation du poème liminaire**

→ Un poème lyrique : programmation d'une poésie de l'intime ?

→ Observation de la dernière strophe : signification de l'opposition innocence ≠ mal

Conclusion : imbrication de la sphère privée et de la sphère publique = programmation de 2 composantes du recueil ?

3) Lecture de la table des matières pour ...

- Vérifier nos hypothèses de lecture : intime ≠ privé, les thématiques, l'écriture, le poète, la poésie du refus, le flux et le reflux, le motif de l'ombre
- Mettre en évidence des cibles privilégiées : rois et dignitaires de l'Église

4) Mise en commun du travail de recherche

- les principaux événements de la Commune
- Lecture complémentaire : Rimbaud : « *Les mains de Jeanne-Marie* » : « - *Ces mains n'ont pas vendu d'oranges [...] saigner les doigts* », *Poésies*
- Proposition de lecture complémentaire : J. Vallès : *L'Insurgé*

APRES la lecture autonome

Préparation : d'avril à juin relevez les désignations et les représentations du Peuple dans les poèmes et dans les titres.

Parcours n°1 : Le plaidoyer pour le peuple : « les mourants formidables » (p.179)

Lecture analytique n°1 : Juin 1871, III, « Paris incendié », « J'accuse la misère ... cette effroyable année »

Projet de lecture : comment le poète se fait-il la voix du Peuple supplicié ?

→ Un formidable procès

→ L'épopée du mal

Parcours dans l'œuvre : le sens du plaidoyer : innocenter le Peuple.

Exercice d'écriture /Oral : Sujet d'invention : En vous inspirant de la rhétorique hugolienne, écrivez « *un formidable procès* » d'aujourd'hui. Préparez la mise en voix de votre texte.

Préparation : d'avril à juin relevez les coupables désignés par le poète ?

Parcours n°2 : Le réquisitoire hugolien

Lecture analytique n°2 : Juin 1871, XVII, « *Participe passé du verbe Tropchoir ...* »

Projet de lecture : une stratégie dénonciatrice : du grotesque au sublime

→ L'écriture du pamphlet

→ L'éloge de la figure du misérable héroïque

Parcours dans l'œuvre : des poèmes-réquisitoires, les cibles qui incarnent le Passé

Écriture de commentaire : V. Hugo, *Ruy Blas* « Bon appétit, messieurs !... »

A la lumière des analyses menées en classe sur les 2 lectures analytiques précédentes de *L'Année terrible*, développez un aspect du texte de *Ruy Blas* qui vous semble important.

Préparation : d'avril à juin, en observant les fins de poèmes, dégagez l'évolution du recueil.

Parcours n°3 : Juin 1871 : un chant funèbre

Lecture analytique n°3 : Juin 1871, XIII, « *A ceux qu'on foule aux pieds* », les 2 dernières strophes

Projet de lecture : Place et rôle du poète dans la société

→ un poète mythifié

→ un poète solidaire jusque dans la mort (= réponse à qui représente le « nous » ?)

Parcours dans l'œuvre : de l'espoir au désespoir, l'interprétation du dernier poème de juin « *LES INNOCENTS* » : un repli utopique dans la sphère privée ?

Préparation : Relisez le mois de juillet pour justifier le titre du parcours ci-dessous

Parcours n°4 : « Est-ce un écroulement ? non. C'est une genèse. » p.216

Lecture analytique n°4 : Épilogue « *DANS L'OMBRE* » p.225

Projet de lecture : en quoi ce poème éclaire-t-il le sens de tout le recueil ?

→ Un grand combat épique entre le passé et l'avenir

→ La figure victorieuse du peuple

Parcours dans l'œuvre : la renaissance, la voix du poète retrouvée, la défaite du passé

Travail d'écriture : initiation à la dissertation

Sujet : Écrire de la poésie, c'est regarder le monde.

En vous appuyant sur le recueil *L'Année terrible*, écrivez 3 paragraphes qui pourraient constituer une partie de la dissertation.

Séance de clôture : Déclamation d'extraits choisis par les élèves. Mise en voix collective.

Textes et lectures analytiques

Victor Hugo — *L'Année terrible*

A
PARIS

CAPITALES DES PEUPLES

V.H.

Prologue. – Les 7 500 000 oui

Quant à flatter **la foule**, ô mon esprit, non pas !

Ah ! **le peuple** est en haut, mais la foule est en bas.

La foule, c'est l'ébauche à côté du décombre ;
C'est le chiffre, ce grain de poussière du nombre ;
C'est le vague profil des ombres dans la nuit ;

La foule passe, crie, appelle, pleure, fuit ;
Versons sur ses douleurs la pitié fraternelle.
Mais quand elle se lève, ayant la force en elle,
On doit à la grandeur de la foule, au péril,
Au saint triomphe, au droit, un langage viril ;
Puisqu'elle est la maîtresse, il sied qu'on lui rappelle
Les lois d'en haut que l'âme au fond des cieux épèle,
Les principes sacrés, absolus, rayonnants ;
On ne baise ses pieds que nus, froids et saignants.
Ce n'est point pour ramper qu'on rêve aux solitudes.

La foule et **le songeur** ont des rencontres rudes ;
C'était avec un front où la colère bout
Qu'Ezéchiel criait aux ossements : Debout !
Moïse était sévère en rapportant les tables ;
Dante grondait. L'esprit des **penseurs** redoutables,
Grave, orageux, pareil au mystérieux vent
Soufflant du ciel profond dans le désert mouvant
Où Thèbes s'engloutit comme un vaisseau qui sombre,

Ce fauve esprit, chargé des balaiements de l'ombre,
A, certes, autre chose à faire que d'aller
Caresser, dans la nuit trop lente à s'étoiler,

Ce grand monstre de pierre accroupi qui médite,
Ayant en lui l'énigme adorable ou maudite ;
L'ouragan n'est pas tendre aux **colosses** émus ;
Ce n'est pas d'encensoirs que **le sphinx** est camus.

La vérité, voilà le grand encens austère
Qu'on doit à **cette masse** où palpite un mystère,
Et qui porte en son sein qu'un ventre appesantit
Le droit juste mêlé de l'injuste appétit.

O genre humain ! lumière et nuit ! chaos des âmes.

La multitude peut jeter d'augustes flammes.
Mais qu'un vent souffle, on voit descendre tout à coup
Du haut de l'honneur vierge au plus bas de l'égout

La foule, cette grande et fatale orpheline ;
Et cette Jeanne d'Arc se change en Messaline.
Ah ! quand Gracchus se dresse aux rostres foudroyants,
Quand Cynégire mord les navires fuyants,
Quand avec les Trois-cents, hommes faits ou pupilles,
Léonidas s'en va tomber aux Thermopyles,
Quand Botzaris surgit, quand Schwitz confédéré
Brise l'Autriche avec son dur bâton ferré,
Quand l'altier Winckelried, ouvrant ses bras épiques,
Meurt dans l'embrasement formidable des piques,
Quand Washington combat, quand Bolivar paraît,
Quand Pélage rugit au fond de sa forêt,
Quand Manin, réveillant les tombes, galvanise
Ce vieux dormeur d'airain, le lion de Venise,
Quand le grand paysan chasse à coups de sabot
Lautrec de Lombardie et de France Talbot,
Quand Garibaldi, rude au vil prêtre hypocrite,
Montre un héros d'Homère aux monts de Théocrite,
Et fait subitement flamboyer à côté
De l'Etna ton cratère, ô sainte Liberté !
Quand la Convention impassible tient tête

A trente rois, mêlés dans la même tempête,
Quand, liguée et terrible et rapportant la nuit,
Toute l'Europe accourt, gronde et s'évanouit
Comme aux pieds de la digue une vague écumeuse,
Devant les grenadiers pensifs de Sambre-et-Meuse,
C'est **le peuple** ; salut, ô peuple souverain !
Mais quand le lazzarone ou le transteverin
De quelque Sixte-Quint baise à genoux la crosse,
Quand la cohue inepte, insensée et féroce,
Etouffe sous ses flots, d'un vent sauvage émus,
L'honneur dans Coligny, la raison dans Ramus,
Quand un poing monstrueux, de l'ombre où l'horreur flotte
Sort, tenant aux cheveux la tête de Charlotte
Pâle du coup de hache et rouge du soufflet,
C'est **la foule** ; et ceci me heurte et me déplaît ;
C'est l'élément aveugle et confus ; c'est le nombre ;
C'est la sombre faiblesse et c'est la force sombre.

Et que de cette tourbe il **nous** vienne demain
L'ordre de recevoir un maître de sa main,
De souffler sur notre âme et d'entrer dans la honte,
Est-ce que vous croyez que **nous** en tiendrons compte ?
Certes, **nous** vénérons Sparte, Athènes, Paris,
Et tous les grands forums d'où partent les grands cris ;
Mais **nous** plaçons plus haut la conscience auguste.
Un monde, s'il a tort, ne pèse pas un juste ;
Tout un océan fou bat en vain un grand cœur.

O **multitude**, obscure et facile au vainqueur,
Dans l'instinct bestial trop souvent tu te vautres,
Et **nous** te résistons ! **Nous** ne voulons, **nous** autres,
Ayant Danton pour père et Hampden pour aïeul,
Pas plus d'un tyran Tous que du despote Un Seul.

Voici **le peuple** : il meurt, combattant magnifique,
Pour le progrès ; voici **la foule** : elle en trafique ;
Elle mange son droit d'aïnesse en ce plat vil
Que Rome essuie et lave avec Ainsi-soit-il !

Voici **le peuple** : il prend la Bastille, il déplace
Toute l'ombre en marchant ; voici **la populace** :
Elle attend au passage Aristide, Jésus,
Zénon, Bruno, Colomb, Jeanne, et crache dessus.

Voici **le peuple** avec son épouse, l'idée ;
Voici **la populace** avec son accordée,
La guillotine. Eh bien, **je** choisis l'idéal.

Voici **le peuple** : il change avril en Floréal,
Il se fait république, il règne et délibère.

Voici **la populace** : elle accepte Tibère.

Je veux la république et je chasse César.

L'attelage ne peut amnistier le char.

Le droit est au-dessus de Tous ; nul vent contraire
Ne le renverse ; et Tous ne peuvent rien distraire
Ni rien aliéner de l'avenir commun.
Le peuple souverain de lui-même, et chacun
Son propre roi ; c'est là le droit. Rien ne l'entame.
Quoi ! l'homme que voilà, qui passe, aurait mon âme !
Honte ! il pourrait demain, par un vote hébété,
Prendre, prostituer, vendre ma liberté !

Jamais. **La foule** un jour peut couvrir le principe ;
Mais le flot redescend, l'écume se dissipe,
La vague en s'en allant laisse le droit à nu.
Qui donc s'est figuré que le premier venu

Avait droit sur **mon** droit ! qu'il fallait que **je** prisse
Sa bassesse pour joug, pour règle son caprice !
Que **j'**entrasse au cachot s'il entre au cabanon !
Que **je** fusse forcé de **me** faire chaînon
Parce qu'il plaît à tous de se changer en chaîne !
Que le pli du roseau devînt la loi du chêne !

Ah ! le premier venu, bourgeois ou paysan,
L'un égoïste et l'autre aveugle, parl**ons**-en !
Les résolutions, durables, quoi qu'il fasse,
Ont pour cet inconnu qui jette à leur surface
Tantôt de l'infamie et tantôt de l'honneur,
Le dédain qu'a le mur pour le badigeonneur.
Voyez-le, ce passant de Carthage ou d'Athènes
Ou de Rome, pareil à l'eau qui des fontaines
Tombe aux pavés, s'en va dans le ruisseau fatal,
Et devient boue après avoir été cristal.
Cet homme étonne, après tant de jours beaux et rudes,
Par son indifférence au fond des turpitudes,
Ceux mêmes qu'ont d'abord éblouis ses vertus ;
Il est Falstaff après avoir été Brutus ;
Il entre dans l'orgie en sortant de la gloire ;
Allez lui demander s'il sait sa propre histoire,
Ce qu'était Washington ou ce qu'a fait Bara,
Son cœur mort ne bat plus aux noms qu'il adore.
Naguère il restaurait les vieux cultes, les bustes
De ses héros tombés, de ses aïeux robustes,
Phocion expiré, Lycurgue enseveli,
Riego mort, et voyez maintenant quel oubli !
Il fut pur, et s'en lave ; il fut saint, et l'ignore ;
Il ne s'aperçoit pas même qu'il déshonore
Par l'œuvre d'aujourd'hui son ouvrage d'hier ;
Il devient lâche et vil, lui qu'on a vu si fier ;
Et, sans que rien en lui se révolte et proteste,
Barbouille une taverne immonde avec le reste
De la chaux dont il vient de blanchir un tombeau.
Son piédestal souillé se change en escabeau ;
L'honneur lui semble lourd, rouillé, gothique ; il raille
Cette armure sévère, et dit : Vieille ferraille !
Jadis des fiers combats il a joué le jeu ;
Duperie. Il fut grand, et s'en méprise un peu.
Il est sa propre insulte et sa propre ironie.
Il est si bien esclave à présent qu'il renie,
Indigné, son passé, perdu dans la vapeur ;
Et quant à sa bravoure ancienne, il en a peur.

Mais quoi, reproche-t-on à la mer qui s'écroule
L'onde, et ses millions de têtes à la foule ?
Que sert de chicaner ses erreurs, son chemin,
Ses retours en arrière, à ce nuage humain,
A ce grand tourbillon des vivants, incapable
Hélas ! d'être innocent comme d'être coupable ?
A quoi bon ? Quoique vague, obscur, sans point d'appui,
Il est utile ; et, tout en flottant devant lui,
Il a pour fonction, à Paris comme à Londres,
De faire le progrès, et d'autres d'en répondre ;
La république anglaise expire, se dissout,
Tombe, et laisse Milton derrière elle debout ;
La foule a disparu, mais **le penseur** demeure ;
C'est assez pour que tout germe et que rien ne meure.
Dans les chutes du droit rien n'est désespéré.
Qu'importe le méchant heureux, fier, vénéré ?
Tu fais des lâchetés, ciel profond ; tu succombes,
Rome ; la liberté va vivre aux catacombes ;
Les dieux sont au vainqueur, Caton reste aux vaincus.

Kosciusko surgit des os de Galgacus.
On interrompt Jean Huss ; soit ; Luther continue.
La lumière est toujours par quelque bras tenue ;
On mourra, s'il le faut, pour prouver qu'**on** a foi ;
Et volontairement, simplement, sans effroi,
Des justes sortiront de **la foule** asservie,
Iront droit au sépulcre et quitteront la vie,
Ayant plus de dégoût des hommes que des vers.
Oh ! ces grands Régulus, de tant d'oubli couverts,
Arria, Porcia, ces héros qui sont femmes,
Tous ces courages purs, toutes ces fermes âmes,
Curtius, Adam Lux, Thraséas calme et fort
Ce puissant Condorcet, ce stoïque Chamfort,
Comme ils ont chastement quitté la terre indigne !
Ainsi fuit la colombe, ainsi plane le cygne,
Ainsi l'aigle s'en va du marais des serpents.
Léguant l'exemple à tous, aux méchants, aux rampants,
A l'égoïsme, au crime, aux lâches cœurs pleins d'ombre,
Ils se sont endormis dans le grand sommeil sombre ;
Ils ont fermé les yeux ne voulant plus rien voir ;
Ces martyrs généreux ont sacré le devoir,
Puis se sont étendus sur la funèbre couche ;
Leur mort à la vertu donne un baiser farouche.

O caresse sublime et sainte du tombeau
Au grand, au pur, au bon, à l'idéal, au beau !
En présence de deux qui disent : Rien n'est juste !
Devant tout ce qui trouble et nuit, devant Locuste,
Devant Pallas, devant Carrier, devant Sanchez,
Devant les appétits sur le néant penchés,
Les sophistes niant, les cœurs faux, les fronts vides,
Quelle affirmation que ces grands suicides !
Ah ! quand tout paraît mort dans le monde vivant,
Quand on ne sait s'il faut avancer plus avant,
Quand pas un cri du fond des masses ne s'élançe,
Quand l'univers n'est plus qu'un doute et qu'un silence,
Celui qui dans l'enceinte où sont les noirs fossés
Ira chercher quelqu'un de ces purs trépassés
Et **qui** se collera l'oreille contre terre,
Et **qui** demandera : Faut-il croire, ombre austère ?
Faut-il marcher, héros sous la cendre enfoui ?
Entendra ce tombeau dire à voix haute : Oui.

*

Oh ! qu'est-ce donc qui tombe autour de **nous** dans l'ombre ?
Que de flocons de neige ! En savez-vous le nombre ?
Comptez les millions et puis les millions !
Nuit noire ! on voit rentrer au gîte **les lions** ;
On dirait que la vie éternelle recule ;
La neige fait, niveau hideux du crépuscule,
On ne sait quel sinistre abaissement des monts ;
Nous nous sentons mourir si **nous nous** endormons ;
Cela couvre les champs, cela couvre les villes ;
Cela blanchit l'égout masquant ses bouches viles ;
La lugubre avalanche emplit le ciel terni ;
Sombre épaisseur de glace ! Est-ce que c'est fini ?
On ne distingue plus son chemin ; tout est piège.

Soit.

Que restera-t-il de toute cette neige,
Voile froid de la terre au suaire pareil,
Demain, une heure après le lever du soleil ?

20 mai 1870

VICTOR HUGO, *Les Rayons et les Ombres* (1840) « *Fonction du poète* »

Peuples ! écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres.
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.
Homme, il est doux comme une femme.
Dieu parle à voix basse à son âme
Comme aux forêts et comme aux flots.

C'est lui qui, malgré les épines,
L'envie et la dérision,
Marche, courbé dans vos ruines.
Ramassant la tradition.
De la tradition féconde

Sort tout ce qui couvre le monde,
Tout ce que le ciel peut bénir.
Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine
A pour feuillage l'avenir.

Il rayonne ! il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité !
Il la fait resplendir pour l'âme
D'une merveilleuse clarté.
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs ;
À tous d'en haut il la dévoile ;
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs !

Victor HUGO, *Les Contemplations* (1856)

Organisé autour d'une date tragique — le 4 septembre 1843, la fille aînée du poète, Léopoldine, s'est noyée à Villequier, sur la Seine —, le recueil des *Contemplations* comporte deux volumes, intitulés « *Autrefois* » et « *Aujourd'hui* » : « *Un abîme les sépare, le tombeau* » (Préface). Si la joie éclate dans le Premier Livre, consacré à l'enfance et à la jeunesse (« *Aurore* »), le lyrisme douloureux du Quatrième Livre (« *Pauca mea* ») est hanté par le souvenir de la fille disparue. L'anecdote personnelle se double d'un itinéraire métaphysique et visionnaire (Cinquième et Sixième Livres: « *En marche* », « *Au bord de l'infini* »).

	IBO¹		¹ J'irai
Toujours ignorance et misère! L'homme en vain fuit, Le sort le tient; toujours la serre! Toujours la nuit!		Le songeur ailé, l'âpre athlète Au bras nerveux, Et je traînerais la comète Par les cheveux.	
Il faut que le peuple s'arrache Au dur décret, Et qu'enfin ce grand martyr sache Le grand secret!		Donc, les lois de notre problème, Je les aurai; J'irai vers elles, penseur blême, Mage effaré!	
Déjà l'amour, dans l'ère obscure Qui va finir, Dessine la vague figure De l'avenir.		Pourquoi cacher ces lois profondes? Rien n'est muré. Dans vos flammes et dans vos ondes Je passerai;	
Les lois de nos destins sur terre, Dieu les écrit; Et, si ces lois sont le mystère, Je suis l'esprit.		J'irai lire la grande bible; J'entrerai nu Jusqu'au tabernacle terrible De l'inconnu,	
Je suis celui que rien n'arrête Celui qui va, Celui dont l'âme est toujours prête A Jéhovah;		Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide, Gouffres ouverts Que garde la meute livide ² Des noirs éclairs,	² Cerbère
Je suis le poète farouche, L'homme devoir, Le souffle des douleurs, la bouche Du clairon noir;		Jusqu'aux portes visionnaires Du ciel sacré; Et, si vous aboyez, tonnerres, Je rugirai.	
Le rêveur qui sur ses registres Met les vivants, Qui mêle des strophes sinistres Aux quatre vents;		<i>Au dolmen de Roze³, janvier 1853.</i>	³ A Jersey

« J'entreprends de conter l'année épouvantable [...] » Août 1870

J'entreprends de conter l'année épouvantable,
Et voilà que j'hésite, accoudé sur ma table.
Faut-il aller plus loin ? dois-je continuer ?
France ! ô deuil ! voir un astre aux cieux diminuer !
Je sens l'ascension lugubre de la honte.
Morne angoisse ! un fléau descend, un autre monte.
N'importe. Poursuivons. L'histoire en a besoin.
Ce siècle est à la barre et je suis son témoin.

A petite Jeanne

V

Vous eûtes donc hier un an, ma bien-aimée.
Contente, vous jasez, comme, sous la ramée,
Au fond du nid plus tiède ouvrant de vagues yeux,
Les oiseaux nouveau-nés gazouillent, tout joyeux
5 De sentir qu'il commence à leur pousser des plumes.
Jeanne, ta bouche est rose ; et dans les gros volumes
Dont les images font ta joie, et que je dois,
Pour te plaire, laisser chiffonner par tes doigts
On trouve de beaux vers, mais pas un qui te vaille
10 Quand tout ton petit corps en me voyant tressaille ;
Les plus fameux auteurs n'ont rien écrit de mieux
Que la pensée éclore à demi dans tes yeux,
Et que ta rêverie obscure, éparse, étrange,
Regardant l'homme avec l'ignorance de l'ange.
15 Jeanne, Dieu n'est pas loin puisque vous êtes là.

Ah ! vous avez un an, c'est un âge cela !
Vous êtes par moments grave, quoique ravie ;
Vous êtes à l'instant céleste de la vie
Où l'homme n'a pas d'ombre, où dans ses bras ouverts,
20 Quand il tient ses parents, l'enfant tient l'univers ;
Votre jeune âme vit, songe, rit, pleure, espère
D'Alice votre mère à Charles votre père ;
Tout l'horizon que peut contenir votre esprit
Va d'elle qui vous berce à lui qui vous sourit ;
25 Ces deux êtres pour vous à cette heure première
Sont toute la caresse et toute la lumière ;
Eux deux, eux seuls, ô Jeanne ; et c'est juste ; et je suis,
Et j'existe, humble aïeul, parce que je vous suis ;
Et vous venez, et moi je m'en vais ; et j'adore,
30 N'ayant droit qu'à la nuit, votre droit à l'aurore.
Votre blond frère George et vous, vous suffisez
A mon âme, et je vois vos jeux, et c'est assez ;

Et je ne veux, après mes épreuves sans nombre,
Qu'un tombeau sur lequel se découpera l'ombre
35 De vos berceaux dorés par le soleil levant.

Ah ! nouvelle venue innocente, et rêvant,
Vous avez pris pour naître une heure singulière ;
Vous êtes, Jeanne, avec les terreurs familière ;
Vous souriez devant tout un monde aux abois ;
40 Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,
O Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure
Au grand Paris faisant sonner sa grande armure.
Ah ! quand je vous entends, Jeanne, et quand je vous vois
Chanter, et, me parlant avec votre humble voix,
45 Tendre vos douces mains au-dessus de nos têtes,
Il me semble que l'ombre où grondent les tempêtes
Tremble et s'éloigne avec des rugissements sourds,
Et que Dieu fait donner à la ville aux cent tours
Désemparée ainsi qu'un navire qui sombre,
50 Aux énormes canons gardant le rempart sombre,
A l'univers qui penche et que Paris défend,
Sa bénédiction par un petit enfant.

Paris, 30 septembre 1870.

Table des matières

Prologue. – Les 7 500 000 oui

[« J'entreprends de conter l'année épouvantable »](#)

Août 1870

[Sedan](#)

Septembre

I : [Choix entre les deux nations](#)

II : [À prince prince et demi](#)

III : [Dignes l'un de l'autre](#)

IV : [Paris bloqué](#)

V : [À petite Jeanne](#)

Octobre

I : [« J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer »](#)

II : [« Et voilà donc les jours tragiques revenus »](#)

III : [« Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène »](#)

Novembre

I : [Du haut de la muraille de Paris à la nuit tombante](#)

II : [Paris diffamé à Berlin](#)

III : [À tous ces princes](#)

IV : [Bancroft](#)

V : [En voyant flotter sur la Seine des cadavres prussiens](#)

VI : [« Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix »](#)

VII : [« Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux »](#)

VIII : [« Qu'on ne s'y trompe pas, je n'ai jamais caché »](#)

IX : [À l'évêque qui m'appelle athée](#)

X : [À l'enfant malade pendant le siège](#)

Décembre

I : [« Ah ! c'est un rêve ! non ! nous n'y consentons point »](#)

II : [« Vision sombre ! un peuple en assassine un autre »](#)

III : [Le Message de Grant](#)

IV : [Au canon le V.H.](#)

V : [Prouesses borusses](#)

VI : [Les Forts](#)

VII : [À la France](#)

VIII : [Nos morts](#)

IX : [À qui la victoire définitive ?](#)

Janvier 1871

I : [1er janvier](#)

II : [Lettre à une femme \(par ballon monté, 10 Janvier\)](#)

III : [Bêtise de la guerre](#)

IV : [« Non, non, non ! Quoi ! ce roi de Prusse suffirait »](#)

V : [Sommaton](#)

VI : [Une bombe aux feuillantines](#)

VII : [Le Pigeon](#)

VIII : [La Sortie](#)

IX : [Dans le cirque](#)

X : [Après les victoires de Bapaume, de Dijon et de Villersexel](#)

XI : [Entre deux bombardements](#)

XII : [« Mais, encore une fois, qui donc à ce pauvre homme »](#)

XIII : [Capitulation](#)

Février

I : [Avant la conclusion du traité](#)

II : [Aux rêveurs de monarchie](#)

III : [Philosophie des sacres et couronnements](#)

IV : [À ceux qui reparlent de fraternité](#)

V : [Loi de formation du progrès](#)

Mars

I : [« N'importe, ayons foi. Tout s'agite »](#)

II : [La Lutte](#)

III : [Le Deuil](#)

IV : [L'Enterrement](#)

V : [« Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah ! l'épreuve redouble »](#)

Avril

I : [Les Précurseurs](#)

II : [La mère qui défend son petit](#)

III : [« Temps affreux ! ma pensée est, dans ce morne espace »](#)

IV : [Un cri](#)

V : [Pas de représailles](#)

VI : [Talion](#)

VII : [« Le penseur est lugubre au fond des solitudes »](#)

VIII : [« Oh ! qui que vous soyez, qui voulez être maîtres »](#)

IX : [« Pendant que la mer gronde et que les vagues roulent »](#)

Mai

I : [Les deux Trophées](#)

II : [« Les siècles sont au peuple ; eux, ils ont le moment »](#)

III : [Paris incendié](#)

IV : [« Est-il jour ? est-il nuit ? horreur crépusculaire »](#)

V : [Une nuit à Bruxelles](#)

VI : [Expulsé de Belgique](#)

Juin

I : [« Un jour je vis le sang couler de toutes parts »](#)

II : [« Quoi ! rester fraternel, c'est être chimérique »](#)

III : [« Par une sérénade on fête ma clémence »](#)

IV : [« Je n'ai pas de palais épiscopal en ville »](#)

V : [En quittant Bruxelles](#)

VI : [A Madame Paul Meurice](#)

VII : [« Je n'ai point de colère, et cela vous étonne »](#)

VIII : [A qui la faute ?](#)

IX : [« La prisonnière passe, elle est blessée. Elle a ... »](#)

X : [« Une femme m'a dit ceci : — J'ai pris la fuite »](#)

XI : [« Sur une barricade, au milieu des pavés »](#)

XII : [Les Fusillés](#)

XIII : [À ceux qu'on foule aux pieds](#)

XIV : [A Vianden](#)

XV : [« Toujours le même fait se répète ; il le faut »](#)

XVI : [« Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire »](#)

XVII : [« Participe passé du verbe Tropchoir, homme ... »](#)

XVIII : [Les Innocents](#)

Juillet

I : [Les Deux Voix](#)

II : [Flux et Reflux](#)

III : [L'Avenir](#)

IV : [Les Crucifiés](#)

V : [Falkenfels](#)

VI : [Les Insulteurs](#)

VII : [Le Procès à la Révolution](#)

VIII : [A Henri V](#)

IX : [Les Pamphlétaires d'église](#)

X : [« Ô Charles, je te sens près de moi. Doux martyr »](#)

XI : [« De tout ceci, du gouffre obscur, du fatal sort »](#)

XII : [« Terre et cieux ! si le mal régnait, si tout n'était... »](#)

Épilogue – Dans l'ombre

Victor Hugo — *L'Année terrible* : Chronologie

à partir du dossier de l'Édition *Poésie Gallimard*

1802 Février	naissance Victor Hugo		
1809	Mme Hugo et ses fils s'installent dans l'ancien couvent des Feuillantines		
1815		Waterloo	
1819	VH et Adèle Foucher se confient leur amour		
1820			- <i>Bug-Jargal</i> dans son journal <i>Le Conservateur littéraire</i> . - ode de VH : <i>La Naissance du duc de Bordeaux</i> (futur « Henri V »).
1822	mariage de VH et Adèle		<i>Odes et poésies diverses</i> .
1823			<i>Han d'Islande</i> l'ode <i>À l'Arc de triomphe de l'Étoile</i> <i>Nouvelles Odes</i>
1824	naissance de Léopoldine Hugo		
1826	Naissance de Charles Hugo.		- nouvelle version de <i>Bug-Jargal</i> - <i>Odes et Ballades</i>
1827			ode - Ode à <i>A la colonne de la place Vendôme</i> . - <i>Cromwell</i> .
1828	naissance de François-Victor Hugo		
1829			- <i>Les Orientales</i> . - <i>Le Dernier Jour d'un condamné</i> . - interdiction de <i>Marion Delorme</i> . - Note dans la <i>Revue de Paris</i> « sur la destruction des monuments en France ».
1830	naissance d'Adèle Hugo	« Les trois glorieuses »	- <i>Hernani</i> - ode <i>A la jeune France</i> , hommage aux étudiants insurgés des « trois glorieuses » - deuxième ode <i>À la Colonne</i>
1831			- <i>Notre-Dame de Paris</i> - <i>Les Feuilles d'automne</i>
1832		insurrection républicaine à Paris pour tenter de renverser la Monarchie de Juillet (cf. <i>Les Misérables</i>)	- article <i>Guerre aux démolisseurs !</i> - interdiction du <i>Roi s'amuse</i>
1833	Début de l'union de VH avec Juliette Drouet		- <i>Lucrece Borgia</i> - <i>Marie Tudor</i>
1834			- <i>Journal [...] d'un révolutionnaire de 1830)</i> - <i>Claude Gueux</i>
1835		création du « Comité des monuments... » (sept membres, dont Victor Hugo)	- <i>Les Chants du crépuscule</i>
1837			- achèvement du poème <i>À l'Arc de triomphe</i> - <i>Les Voix intérieures</i>
1838			<i>Ruy Blas</i>
1839		insurrection républicaine à Paris (Blanqui, Barbes). intervention de VH auprès de Louis-Philippe pour la grâce de Barbes, condamné à mort.	
1840			<i>Les Rayons et les ombres</i>
1841		élection de VH à l'Académie française	
			<i>Le Rhin</i> (préface : « Si l'auteur n'était pas français, il voudrait être allemand » ; conclusion : « L'union de l'Allemagne et de la France, ce serait le salut de l'Europe, la paix du monde »).
1843	- mariage de Léopoldine - noyade à Villequier de Léopoldine et de son mari		<i>Les Burgraves</i>
1845		VH est fait pair de France	VH commence à écrire le roman qui deviendra <i>Les Misérables</i>
1848		insurrection populaire avec l'appui de la Garde nationale (qui était destinée à la répression des émeutes) ; le gouvernement provisoire de Lamartine proclame la République ; VH soutient d'abord la tentative de régence de la duchesse d'Orléans insurrection réprimée à Paris ; VH candidat aux élections complémentaires, pour la République de la « civilisation » contre la République de la « terreur ». Juin : VH élu député de Paris en même temps que Thiers et Louis Bonaparte. Insurrection ouvrière : VH est l'un des 60 commissaires de la Constituante auprès des forces de l'ordre. Intervention en faveur des prisonniers politiques. Août : Mèurice et Vacquerie fondent avec les fils Hugo le journal <i>L'Événement</i> ; l'Assemblée autorise des poursuites contre Louis Blanc, VH est de ceux qui s'y opposent . Septembre : discours pour la levée de l'état de siège et contre la peine de mort . <i>L'Événement</i> soutient la candidature de Louis-Napoléon à la présidence de la République. Décembre : triomphe de Louis-Napoléon.	

1849		<p>- discours de VH : pour rétablir l'ordre, il faut détruire la misère (approbations à gauche, murmures à droite).</p> <p>- VH préside le Congrès international de la Paix.</p> <p>- discours contre le rétablissement de l'autorité civile du pape.</p>	
1850		<p>- discours contre le parti clérical en France, pour la laïcité de l'enseignement.</p> <p>- discours contre les restrictions au suffrage universel</p>	
1851		<p>- discours contre l'aspiration manifeste de Louis Bonaparte à l'Empire</p> <p>- discours contre la révision de la Constitution (« parce que nous avons eu Napoléon-le-Grand, il faut que nous ayons Napoléon-le-Petit ! »)</p> <p>- L'Événement suspendu reparait sous le titre <i>L'Avènement du peuple</i> ; les fondateurs de <i>L'Événement</i> sont tous emprisonnés. Décembre : le 2, coup d'État de Louis-Napoléon, formation par les députés républicains d'un Comité de résistance dont VH est l'un des sept dirigeants ; le 3, un appel aux armes signé VH est affiché dans Paris, le député Baudin est tué sur une barricade ; le 4, fusillade par l'armée sur les grands boulevards ; le 11, l'insurrection ayant échoué, VH part clandestinement pour Bruxelles avec Juliette ;</p>	
1852	Jersey	Décembre : plébiscite sur le rétablissement de l'Empire : 7 824 189 oui, 253 145 non et plus de deux millions d'abstentions	<p><i>Napoléon-le-Petit</i></p> <p>commence à écrire <i>l'Histoire d'un crime</i>, qu'il laissera inachevée au mois de mai suivant.</p>
1853	<p>- VH est expulsé de Jersey ; va s'installer à Guernesey</p> <p>- VH refuse l'amnistie</p>	<p>enterrement d'un proscrit à Jersey, VH y salue le drapeau rouge comme symbole de la lumière et de la vie</p> <p>vain appel de VH aux États-Unis d'Amérique en faveur de John Brown, condamné à mort pour avoir fomenté une insurrection d'esclaves</p>	<p>- <i>Châtiments</i></p> <p>- début de l'écriture du poème qui s'intitulera <i>La Fin de Satan</i>.</p> <p>- achèvement du principal poème métaphysique des <i>Contemplations</i> : <i>Ce que dit la Bouche d'ombre</i></p> <p>- <i>Les Contemplations</i></p> <p>- <i>La Légende des siècles</i></p>
1860		intervention de VH au meeting des Jersiais en faveur de Garibaldi (libération de la Sicile et du Sud de l'Italie).	
1862			<i>Les Misérables</i>
1864			<i>William Shakespeare</i>
1865			<i>Les Chansons des rues et des bois</i>
1866			<i>Les Travailleurs de la mer</i>
1868	naissance de Georges, enfant de Charles		
1869	Naissance de Jeanne, enfant de Charles	Création par les fils Hugo, Meurice, Vacquerie et Rochefort du journal <i>Le Rappel</i>	<i>L'Homme qui rit</i>
1870	<p>VH et les siens quittent Guernesey et s'installent à Bruxelles</p> <p>VH demande un passeport pour rentrer en France, « comme garde national de Paris ».</p> <p>Arrivée de VH à Paris.</p> <p>Appel de VH « aux Allemands »</p> <p>VH voit Louise Michel.</p> <p>VH reçoit la visite de Gambetta</p> <p>Premier anniversaire de « Petite Jeanne ».</p> <p>VH écrit son appel « aux Parisiens » qu'il datera du surlendemain</p> <p>VH s'achète un képi de garde national</p> <p>VH offre ses premiers gains des</p>	<p>plébiscite de l'« Empire libéral » : 7 358 000 oui, 1 572 000 non (majorité de non dans les grandes villes).</p> <p>déclaration de guerre de la France à la Prusse</p> <p>En septembre, Napoléon III capitule à Sedan</p> <p>Manifestations à Paris ; déchéance de l'Empire proclamée par les députés républicains ; formation d'un « gouvernement de Défense nationale », présidé par Trochu, avec Jules Favre aux Affaires étrangères, Gambetta à l'Intérieur (il fait adopter à l'Hôtel de Ville le drapeau tricolore) et entre autres Rochefort, comme membre non ministre.</p> <p>Des « comités de vigilance » commencent à se constituer dans chaque arrondissement.</p> <p>Formation du Comité central républicain des vingt arrondissements.</p> <p>Première « affiche rouge » du Comité central réclamant des élections et la levée en masse.</p> <p>Investissement complet de Paris par l'armée allemande ; sur sa propre demande Jules Favre entame des pourparlers d'armistice avec Bismarck</p> <p>le Comité central adopte le principe d'une - Commune de Paris »</p> <p>Sortie et repli (ou comme dit Trochu « reconnaissance offensive très vigoureuse ») du côté de Choisy</p> <p>Manifestation à l'Hôtel de Ville des gardes nationaux de Belleville commandés par Flourens.</p>	<p>publication de <i>Turba</i> (qui deviendra le Prologue de <i>L'Année terrible</i>) dans <i>Le Rappel</i>.</p>

	<p>Châtiments pour l'achat d'un canon. « Je refuse de m'associer à eux. Prise d'armes. Foule immense. On mêle mon nom à des listes de gouvernement. Je persiste dans mon refus [...]. On va élire la Commune de Paris. »</p> <p>« On me presse de plus en plus d'entrer dans le gouvernement. [...] Je persiste à refuser. »</p> <p>VH note : « Ce n'est même plus du cheval que nous mangeons. C'est <i>peut-être</i> du chien? C'est <i>peut-être</i> du rat ? [...] Nous mangeons de l'inconnu. »</p>	<p>- Echauffourée à l'Hôtel de Ville. Blanqui, Flourens et Delescluze veulent renverser le pouvoir provisoire Trochu-Jules Favre. - Accord ministériel pour fonder avec le revenu des Châtiments deux canons, dont l'un s'appellera le « Victor Hugo »</p> <p><i>La Patrie en danger</i> (Blanqui) publie un manifeste de la section française de l'Internationale pour la guerre à outrance « des ouvriers et des paysans ».</p> <p>Louise Michel emprisonnée est libérée sur l'intervention de VH.</p> <p>VH sollicité de mettre Trochu en demeure de « sauver Paris ou de quitter le pouvoir » s'y refuse, pour ne pas « entraver un combat qui peut-être réussira » (il ne sait pas que les généraux y ont déjà mis fin).</p>	<p>Édition nouvelle, première en France, 'es <i>Châtiments</i>.</p> <p>Première édition en France de <i>Napoléon-le-Petit</i></p>
<p>1871 janvier</p> <p>Février</p> <p>Mars</p>	<p>Début du bombardement de Paris <i>intra muros</i> ; un obus tombe près de Hugo rue des Feuillantines.</p> <p>VH note : « Ce matin, Flourens est venu. Il m'a demandé conseil. Je lui ai dit : "Nulle pression violente sur la situation." VH apprend que la capitulation est imminente.</p> <p>VH note : « Petite Jeanne est un peu souffrante.»</p> <p>VH note : « Petite Jeanne va mieux.»</p> <p>VH part pour Bordeaux</p> <p>Note : « Pauvre Petite Jeanne ! Elle est faible et délicate. Peut-être ne vient-elle que pour un moment. J'ai dans l'idée qu'elle et moi nous mourrons ensemble, et que c'est l'ange chargé de m'emmener. »</p> <p>VH note : « Je promène Petit Georges et Petite Jeanne à tous mes moments de liberté. On pourrait me qualifier ainsi : Victor Hugo, représentant du peuple, et bonne d'enfants. »</p>	<p>Début du bombardement de Paris <i>intra muros</i> ; un obus tombe près de Hugo rue des Feuillantines. Seconde « affiche rouge » du Comité central : « Place au peuple ! Place à la Commune ! » Delescluze démissionne de sa mairie. Affiche de Trochu : « Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas. »</p> <p>Le roi de Prusse Guillaume I^{er} est proclamé empereur d'Allemagne à Versailles.</p> <p>Le général Vinoy succède à Trochu comme gouverneur de Paris ; Flourens est facilement arraché à sa prison ; des gardes nationaux manifestent devant l'Hôtel de Ville, on fait tirer sur eux les mobiles bretons (cinq morts)</p> <p>Signature de l'armistice à Versailles.</p> <p>Élections à l'Assemblée nationale ; VH élu député de Paris en deuxième position après Louis Blanc (il a obtenu deux fois plus de suffrages que Thiers). VH part pour Bordeaux avec les siens. Grévy président de l'Assemblée. Thiers élu « chef du pouvoir exécutif ». VH préside la « réunion de la gauche » (Louis Blanc, Schoelcher, Lockroy, Clemenceau...).</p> <p>Thiers présente son ministère et part pour Versailles.</p> <p>VH renonce à la présidence des réunions de la gauche, où il n'a pu créer l'union. « Affiche noire » du nouveau Comité central (celui des fédérés de la Garde nationale) exhortant les Parisiens à ne pas se laisser provoquer par l'entrée des Allemands dans la capitale.</p> <p>Ratification des préliminaires du traité de paix par l'Assemblée. VH s'y est opposé : voir ici p. 240. Gambetta, député du Bas-Rhin, démissionne.</p> <p>À Paris, le Comité central récuse l'autorité du général Vinoy sur la Garde nationale, et celle du gouvernement sur la capitale s'il ne vient pas s'y installer.</p> <p>La « question de Paris » débattue à l'Assemblée, intervention de VH en faveur de Paris Annulation de l'élection de Garibaldi, député d'Alger ; discours de VH qui, interrompu, donne sa démission de député L'Assemblée vote son transfert à Versailles, et supprime le moratoire accordé aux Parisiens pendant le siège. Vinoy suspend six journaux parisiens. Blanqui et Flourens sont condamnés à mort par contumace, Vallès à six mois de prison.</p> <p>dans l'après-midi exécution sommaire par leurs propres soldats des généraux Lecomte et Thomas ; dans la nuit le Comité central s'installe à l'Hôtel de Ville.</p>	

<p>Avril</p>	<p>Mort subite de Charles Hugo.</p> <p>À l'aube tentative de l'armée pour s'emparer des canons de la Garde nationale ; résistance populaire ; VH arrive à Paris; VH note : « Petite Jeanne est un peu souffrante. » à midi départ du cortège funèbre pour le Père-Lachaise où Charles va être enterré à côté des parents de VH et de son frère Eugène ; les gardes nationaux insurgés présentent les armes ;</p> <p>Quatre membres du Comité central — selon le témoignage postérieur de VH — viennent le consulter ; il leur dit : « Prenez garde. Vous partez d'un droit pour aboutir à un crime. »</p> <p>VH quitte Paris avec les siens</p> <p>pour Bruxelles où la succession de Charles (ses dettes) doit être réglée. Lettre de VH: « De grandes fautes ont été faites des deux côtés. Du côté de l'Assemblée ces fautes sont des crimes. » VH note : « Ma nomination ne semble pas se confirmer. Tant mieux. »</p> <p>VH note : « Cette Commune est aussi idiote que l'Assemblée est féroce. »</p> <p>Lettre de VH : « La Commune, chose admirable, a été stupidement compromise par cinq ou six meneurs déplorables.</p>	<p>Nouvelles élections municipales à Paris, majorité d'abstentions dans les beaux quartiers.</p> <p>Proclamation de la Commune par l'assemblée municipale de Paris. Un journal belge, annonce que VH a été nommé membre de la Commune.</p> <p>Les Versaillais s'emparent de Courbevoie. Contre-attaque de la Commune en direction de Versailles ; Flourens capturé est tué sans jugement. La Commune décrète que pour un de ses prisonniers tués, trois des otages qu'elle détient seront fusillés (cette mesure ne sera aucunement appliquée avant la « semaine sanglante »).</p> <p>La Commune décide de faire démolir la colonne Vendôme. Thiers se refuse à tous pourparlers avec la Commune.</p> <p>Quatre fédérés prisonniers sont assassinés par les Versaillais</p>	
<p>Mai</p>	<p>VH écrit une lettre de protestation qui paraîtra le surlendemain</p> <p>à Bruxelles, manifestation violente de quelques jeunes réactionnaires devant le domicile de Hugo.</p> <p>Expulsion de VH par le roi des Belges. VH note : « La réaction commet à Paris tous les crimes. Nous sommes en pleine terreur blanche. »</p>	<p>Création par la Commune d'un Comité de Salut public. Signature à Francfort du traité de paix. Destruction de la colonne Vendôme. Entrée des Versaillais dans Paris par l'ouest. Les Versaillais occupent les Batignolles et Montmartre, d'où ils bombardent Paris ; début des incendies (Tuileries, etc.) ; Chaudey est fusillé sur l'ordre personnel de Rigault. Les Versaillais occupent le centre de Paris ; exécution sommaire de Rigault ; exécution de six otages de la Commune (dont Mgr Darboy) ; arrestation de Rochefort par les Versaillais ; suspension du <i>Rappel</i>. massacre des dominicains d'Arcueil ; le gouvernement belge refuse l'asile aux communards ;</p> <p>Les Versaillais envahissent les quartiers ouvriers du nord-est de Paris et multiplient les exécutions massives ; cinquante-deux otages sont fusillés par des communards. Massacres au cimetière du Père-Lachaise (« mur des fédérés ») ;</p> <p>Capitulation du fort de Vincennes, dernier point de résistance des fédérés ; depuis huit jours (« semaine sanglante ») les Versaillais ont fusillé sans jugement des milliers de Parisiens (officiellement 17 000, entre 20000 et 35 000 selon l'estimation variable des historiens) et ont fait plus de 40 000 prisonniers.</p>	
<p>Juin</p>	<p>VH quitte Bruxelles avec les siens pour Luxembourg puis pour Vianden Il vient en aide à Marie Mercier, veuve du communard Garreau. Apprenant que Meurice, arrêté par les Versaillais, a été remis en liberté, il l'invite à Vianden. « Marie Mercier est venue me raconter en détail ce qu'elle a vu des fusillades et des mitraillades de Paris. »</p>		<p>Il décide d'intituler le recueil qu'il prépare <i>L'Année terrible.</i></p>
<p>Juillet</p>	<p>« Lettre de Mme Colet me racontant les détails affreux de la victoire de l'Assemblée, qu'elle a vue de ses yeux. »</p> <p>« Je n'ai pas la moindre chance d'être en ce</p>	<p>Élections complémentaires à Paris ; VH présenté par les radicaux n'est pas élu.</p>	

	<p>moment nommé à Paris ; le plus que la réaction puisse porter, c'est Gambetta. » Arrivée de Meurice et de sa femme à Vianden : ils y resteront une dizaine de jours.</p>	<p>Septembre : le 23, ayant appris la condamnation de Rochefort à la déportation, VH arrive avec les siens à Paris.</p> <p>Octobre : le 1^{er}, VH obtient de Thiers, président de la République, l'assurance que Rochefort sera interné en France; le 5, il écrit à Louise Michel « en prison à Versailles et en danger de condamnation à mort » ;</p> <p>VH revoit Thiers pour lui parler d'une amnistie générale ; intervient en faveur de Maroteau, journaliste de la Commune condamné à mort. <i>Le Rappel</i> est à nouveau interdit trois semaines après sa réapparition.</p> <p>Décembre : Louise Michel condamnée à la déportation. VH accepte d'être candidat à une élection partielle.</p>	
--	--	---	--

A. Rimbaud, *Poésies*, 1870-1872

Les Mains de Jeanne-Marie

- Jeanne-Marie a des mains fortes,
Mains sombres que l'été tanna,
Mains pâles comme des mains mortes.
— Sont-ce des mains de Juana ?
- 5 Ont-elles pris les crèmes brunes
 Sur les mares des voluptés ?
 Ont-elles trempé dans les lunes
 Aux étangs de sérénités ?
- 10 Ont-elles bu des cieux barbares,
 Calmes sur les genoux charmants ?
 Ont-elles roulé des cigares
 Ou trafiqué des diamants ?
- 15 Sur les pieds ardents des Madones
 Ont-elles fané des fleurs d'or ?
 C'est le sang noir des belladones
 Qui dans leur paume éclate et dort.
- 20 Mains chasseresses des diptères
 Dont bombinent les bleuions
 Aurorales, vers les nectaires ?
 Mains décanteuses de poisons ?
- Oh ! quel Rêve les a saisies
 Dans les pandiculations ?
 Un rêve inouï des Asies,
 Des Khenghavars ou des Sions ?
- 25 — Ces mains n'ont pas vendu d'oranges,
 Ni bruni sur les pieds des dieux :
 Ces mains n'ont pas lavé les langes
 Des lourds petits enfants sans yeux.
- 30 Ce ne sont pas mains de cousine
 Ni d'ouvrières aux gros fronts
 Que brûle, aux bois puant l'usine,
 Un soleil ivre de goudrons.
- Ce sont des ployeuses d'échines,
 Des mains qui ne font jamais mal,
 Plus fatales que des machines,
 Plus fortes que tout un cheval !
- 35 Remuant comme des fournaies,
 Et secouant tous ses frissons,
 Leur chair chante des Marseillaises
 Et jamais les Eleisons !
- 40 Ça serrerait vos cous, ô femmes
 Mauvaises, ça broierait vos mains,
 Femmes nobles, vos mains infâmes
 Pleines de blancs et de carmins.
- 45 L'éclat de ces mains amoureuses
 Tourne le crâne des brebis !
 Dans leurs phalanges savoureuses
 Le grand soleil met un rubis !
- 50 Une tache de populace
 Les brunit comme un sein d'hier ;
 Le dos de ces Mains est la place
 Qu'en baisa tout Révolté fier !
- 55 Elles ont pâli, merveilleuses,
 Au grand soleil d'amour chargé,
 Sur le bronze des mitrailleuses
 À travers Paris insurgé !
- 60 Ah ! quelquefois, ô Mains sacrées,
 À vos poings, Mains où tremblent nos
 Lèvres jamais désenivrées,
 Crie une chaîne aux clairs anneaux !
- Et c'est un soubresaut étrange
 Dans nos êtres, quand, quelquefois,
 On veut vous déhâler, Mains d'ange,
 En vous faisant saigner les doigts !

Lecture

Rimbaud et la Commune : Poésies : « Les Mains de Jeanne-Marie », 1871

Poésie rimbaldienne = poésie de la révolte qui rencontre un moment historique : la Commune.

Poème qui se veut un hymne aux Pétroleuses et en même temps qui détourne tout à la fois l'écriture romantique d'un Musset (« Juana » poème en octosyllabes tiré des *Poésies nouvelles* de 1829) et l'écriture artiste d'un Th. Gautier dans le poème « Etude de mains » d'*Emaux et Camées* consacré à la main moulée en plâtre de la courtisane Impéria et à celle, naturalisée, du criminel Lacenaire. Rimbaud reprend la forme lyrique du quatrain d'octosyllabes à rimes croisées. L'éloge amoureux traditionnel du blason va être subverti pour faire entendre la voix poétique de l'insurrection.

I. La subversion des motifs

Après le refus de la représentation des motifs aristocratiques (volupté, esthétisme, piété : ordre ≠ sorcière, rêve : désordre et subversion) et que l'on retrouve aux v.43-44 associée aux couleurs artificielles d'où toute vie authentique a disparu le poème dit

1. Le refus des motifs traditionnels populaires

- anaphore : négation + ni
- les mains travailleuses v.25, 30-32 : insistance sur l'aliénation («aux gros fronts») et le feu qui infecte : souffrance soulignée par l'allitération en « b » et les assonances de voyelles claires « u » et « i » ; la personnification « ivre de » souligne le feu solaire asservi au travail ouvrier, comme drogué par la production de l'usine.
- Les mains pieuses : v.26, 40 : là encore le feu solaire est celui qui courbe les êtres prosternés au pied des statues
- les mains maternelles : v.27-28 : même figure de l'asservissement marqué par le « travail » maternel et l'adjectif « lourd » auxquels font échos les adj. « gros » et « ivre de »
- les mains prostituées : v.29 autre figure de l'aliénation et toujours vue négativement par Rimbaud (cf « Paris se repeuple »).

2. la puissance guerrière

Cette puissance est affirmée par :

- l'antithèse affirmative : « Ce sont... » (v.33)
- les intensifs : comparatifs : « plus...que » (v.35-36) ; adverbe « jamais »34,40 ; indéfini « tout »36, « tous »38
- la comparaison : « comme des fournaies »37
- les pluriels : ex.v.37-40
- le lexique de la violence : les verbes : « remuant »37, « secouant »38, « serrerait »41, « broierait »42
les adj. « fatales »35, « fortes »36 (« Font...Fatales...Fortes... »)
- amplification par : les répétitions : « plus...plus... »35-37, « remuant... et secouant... »37-38,
« ça serrerait...ça broierait... »41-42
- « ça » (41-42) : métamorphose des mains en plus que des « machines »
- enjambements et césure : mime le chaos : destruction de l'harmonie aristocratique : 41-44

II. « Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre »

1. La puissance de l'insurrection

La puissance guerrière des mains est au service d'une opposition à tout ce qui est soumission à l'ordre :

- à l'Eglise : v.40
- au pouvoir : v.39
- à la foule des moutons : v.46

Au peuple soumis évoqué v.25-32 elles opposent l'élan révolutionnaire des communardes :51-52, 55-56 : l'image « fournaies »37 renvoie aux « Pétroleuses »

2. La puissance de vie et d'amour

Elles sont irradiantes : « l'éclat »45, « le grand soleil »45, 54, « un rubis »45 ; le hâle n'est plus la marque de leur soumission mais celle du peuple parisien insoumis : « Une tache de populace... »50 : s'établit alors un lien, par les « C.C. des v.54-55 entre le hâle, l'amour et la révolte. Leur pouvoir sensuelle est chanté à la fin du poème : « fournaies »37, « frissons »38, « chair »39, « amoureuses »45, « phalanges savoureuses »47, « tournent le crâne »46 (=tourner la tête), « où tremblent nos lèvres jamais déseivrées »58, « un soubresaut étrange dans nos êtres »59 → véritable puissance érotique.

3. Hymne et chant funèbre

le blason se fait progressivement hymne sacré qui exprime l'admiration du poète et que traduit la forme exclamative et les adjectifs «merveilleuses»53, « sacrées »54 et l'image finale « Mains d'ange »63 « qui ne font jamais le mal » et l'utilisation de la majuscule à partir du v.51. Cette admiration aussi s'exprime dans l'apostrophe et dans le passage à la 2^{ème} personne (« vos »58) et à la 1^{ère} personne (« nos » comme suspendu à la fin du vers) réunis au v.58 et qui dès lors permet d'identifier le poète au « Révolté fier » qui baise ces mains.

Cet hymne semble se métamorphoser en chant funèbre dans les derniers vers où se découvre le supplice infligé : cri de la chaîne (60) et saignement (64). C'est le triomphe de toutes les forces combattues réunies dans le « on »63 qui tente d'effacer le hâle (63), ce que souligne le verbe « de/hâler » qui fait écho à « jamais déseivrées »59 : l'emploi du verbe « vouloir » et l'image céleste qui suit laisse peut-être entendre que rien ne pourra détruire ces « Mains d'ange »(63).

Conclusion

Ce poème dit à quel point Rimbaud s'est identifié à la révolte de la Commune et plus particulièrement à celles qui mettent le plus radicalement en cause l'ordre religieux, social et politique, les Pétroleuses comme Louise-Michel. Toute l'évolution du poème prépare au rapprochement entre la figure des Insurgées et celle de « l'Insurgé fier » dans le même refus d'un monde d'artifice et d'aliénation. C'est ainsi que Jeanne-Marie semble concentrée dans son prénom la figure de résistance de Jeanne d'Arc et celle de pureté et du sacré de Marie Loin du « sentimentalisme fadasse » d'un Musset et de ce que Rimbaud appelle « la poésie française » (« français, pas parisien ! ») sans pour autant rejoindre le mouvement de l'Art pour l'Art et du Parnasse auquel il reproche de « reprendre l'esprit des choses mortes », Rimbaud montre dans ce poème un exemple de cette « poésie objective » qu'il appelle de ses vœux et qui feront de lui un « travailleur » : « poésie objective » tournée vers l'autre qui implique une sorte de dévouement prométhéen à l'humanité. Pour autant, la fin spectaculaire et soigneusement mise en scène laisse entendre le désespoir du poète dans un même mouvement de désillusion que l'on retrouvera à la fin de « Paris se repeuple » et du « Bateau ivre ».

Corpus pour le groupement de textes

Lectures analytiques

- Texte 1 : Mai 1871, III « *Paris incendié* » (p.154-155)
- Texte 2 : Juin 1871, XVII: « *Participe passé du verbe Tropchoir [...]* » (p.190-191)
- Texte 3 : juin 1871, XIII « *A ceux qu'on foule aux pieds* » (p.184-185)
- Texte 4 : Épilogue, « *Dans l'ombre* » (p.225)

Lectures cursives

- [Victor Hugo](#), [L'Année terrible](#) « *Les Innocents* »
- Victor Hugo, *Les Châtiments*, Livre 7, « *Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée...* »
- Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre 6, Extrait de « *Ce que dit la bouche d'ombre* »

Texte 1 : Mai 1871, III « *Paris incendié* » (p.154-155)

J'accuse la Misère, et je traîne à la barre
Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,
Le Passé ; je dénonce, ô royauté, chaos,
Tes vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux !
5 Elles pèsent sur nous, dans le siècle où nous sommes,
Du poids de l'ignorance effrayante des hommes ;
Elles nous changent tous en frères ennemis ;
Elles seules ont fait le mal ; elles ont mis
La torche inepte aux mains des souffrants implacables.
10 Elles forgent les nœuds d'airain, les affreux câbles,
Les dogmes, les erreurs, dont on veut tout lier,
Rapetissent l'école et ferment l'atelier ; [...]
Livrent le faible aux forts, refusent l'âme aux femmes,
Sont imbéciles, sont féroces, sont infâmes !
15 Je dénonce les faux pontifes, les faux dieux,
Ceux qui n'ont pas d'amours et ceux qui n'ont pas d'yeux
Non, je n'accuse rien du présent, ni personne ;
Non, le cri que je pousse et le glas que je sonne,
C'est contre le passé, fantôme encor debout
20 Dans les lois, dans les mœurs, dans les haines, dans tout.
J'accuse, ô nos aïeux, car l'heure est solennelle,
Votre société, la vieille criminelle !
La scélérate a fait tout ce que nous voyons ;
C'est elle qui sur l'âme et sur tous les rayons
Et sur tous les essors posa ses mains immondes,
25 Elle qui l'un par l'autre éclipsa les deux mondes,
La raison par la foi, la foi par la raison ;
Elle qui mit au haut des lois une prison ;
Elle qui, fourvoyant les hommes, même en France,
Créa la cécité qu'on appelle ignorance,
30 Leur ferma la science, et, marâtre pour eux,
Laisant noirs les esprits, fit les cœurs ténébreux !
Je l'accuse, et je veux qu'elle soit condamnée.
Elle vient d'enfanter cette effroyable année.

**Texte 2 : Juin 1871, XVII: « Participe passé du verbe Tropchoir
[...] » (p.190-191)**

Il y avait dans les esprits une véritable exagération de la valeur, des facultés, de l'importance de la garde nationale... Mon Dieu, vous avez vu le képi de M. Victor Hugo qui symbolisait cette situation. (Le Général Trochu à l'Assemblée Nationale, - 14 juin 1871.)

Participe passé du verbe Tropchoir, homme
De toutes les vertus sans nombre dont la somme
Est zéro, soldat brave, honnête, pieux, nul,
Bon canon, mais ayant un peu trop de recul,
5 Preux et chrétien, tenant cette double promesse,
Capable de servir ton pays et la messe,
Vois, je te rends justice ; eh bien, que me veux-tu ?
Tu fais sur moi, d'un style obtus, quoique pointu,
Un retour offensif qu'eût mérité la Prusse.
10 Dans ce siège allemand et dans cet hiver russe,
Je n'étais, j'en conviens, qu'un vieillard désarmé,
Heureux d'être en Paris avec tous enfermé,
Profitant quelquefois d'une nuit de mitraille
Et d'ombre, pour monter sur la grande muraille,
15 Pouvant dire Présent, mais non pas Combattant,
Bon à rien ; je n'ai pas capitulé pourtant.
Tes lauriers dans ta main se changent en orties.
Quoi donc, c'est contre moi que tu fais des sorties !
Nous t'en trouvions avare en ce siège mauvais.
20 Eh bien, nous avons tort ; tu me les réservais.
Toi qui n'as point franchi la Marne et sa presque-île,
Tu m'attaques. Pourquoi ? je te laissais tranquille.
D'où vient que ma coiffure en drap bleu te déplaît ?
Qu'est-ce que mon képi fait à ton chapelet ?

25 Quoi ! tu n'es pas content ! cinq longs mois nous subîmes
Le froid, la faim, l'approche obscure des abîmes,
Sans te gêner, unis, confiants, frémissants ?
Si tu te crois un grand général, j'y consens ;
Mais quand il faut courir au gouffre, aller au large,
30 Pousser toute une armée au feu, sonner la charge,
J'aime mieux un petit tambour comme Barra.
Songe à Garibaldi qui vint de Caprera,
Songe à Kléber au Caire, à Manin dans Venise,
Et calme-toi. Paris formidable agonise
35 Parce que tu manquas, non de cœur, mais de foi.
L'amère histoire un jour dira ceci de toi :
La France, grâce à lui, ne battit que d'une aile.
Dans ces grands jours, pendant l'angoisse solennelle,
Ce fier pays, saignant, blessé, jamais déchu,
40 Marcha par Gambetta, mais boita par Trochu.

Texte 3 : juin 1871, XIII « A ceux qu'on foule aux pieds » (p.184-185)

Oh ! dussé-je, coupable aussi moi d'innocence,
Reprendre l'habitude austère de l'absence,
Dût se refermer l'âpre et morne isolement,
Dussent les cieux, que l'aube a blanchis un moment,
Redevenir sur moi dans l'ombre inexorables,
5 Que du moins un ami vous reste, ô misérables !
Que du moins il vous reste une voix ! que du moins
Vous nous ayez, la nuit et moi, pour vos témoins ?
Le droit meurt, l'espoir tombe, et la prudence est folle.
Il ne sera pas dit que pas une parole
10 N'a, devant cette éclipse affreuse, protesté.
Je suis le compagnon de la calamité.
Je veux être, - je prends cette part, la meilleure, -
Celui qui n'a jamais fait le mal, et qui pleure ;
L'homme des accablés et des abandonnés.
15 Volontairement j'entre en votre enfer, damnés.
Vos chefs vous égaraient, je l'ai dit à l'histoire ;
Certes, je n'aurais pas été de la victoire,
Mais je suis de la chute ; et je viens, grave et seul,
Non vers votre drapeau, mais vers votre linceul.
20 Je m'ouvre votre tombe.

Et maintenant, huées,
Toi calomnie et toi haine, prostituées,
Ô sarcasmes payés, mensonges gratuits,
25 Qu'à Voltaire ont lancés Nonotte et Maupertuis,
Poings montrés qui jadis chassiez Rousseau de Bienne,
Cris plus noirs que les vents de l'ombre libyenne,
Plus vils que le fouet sombre aux lanières de cuir,
Qui forciez le cercueil de Molière à s'enfuir,
30 Ironie idiote, anathèmes farouches,
Ô reste de salive encor blanchâtre aux bouches
Qui crachèrent au front du pâle Jésus-Christ,
Pierre éternellement jetée à tout proscrit,
Acharnez-vous ! Soyez les bien venus, outrages.
35 C'est pour vous obtenir, injures, fureurs, rages,
Que nous, les combattants du peuple, nous souffrons,
La gloire la plus haute étant faite d'affronts.

Mais les enfants sont là. Le murmure qui sort
De **ces âmes en fleur** est-il compris du **sort** ?
L'enfant va devant lui gaiement ; mais la prière,
Quand il rit, parle-t-elle **à quelqu'un en arrière** ?
5 Le **frais** chuchotement **du doux être enfantin**
Attendrit-il l'oreille obscure du destin ?
Oh ! **que d'ombre** ! Tous deux chantent, **fragiles têtes**
Où flotte **la lueur** d'on ne sait quelles fêtes,
Et que dore un reflet d'**un paradis lointain** !
10 Les enfants ont des cœurs faits **comme le matin**
Ils ont **une innocence étonnée et joyeuse** ;
Et pas plus que l'oiseau gazouillant sous l'yeuse,
Pas plus que **l'astre éclos** sur **les noirs horizons**,
Ils ne sont inquiets de ce que **nous** faisons,
15 Ayant pour toute affaire et pour toute aventure
L'épanouissement de la grande nature ;
Ils ne demandent rien à Dieu que **son soleil** ;
Ils sont contents pourvu qu'**un beau rayon vermeil**
Chauffe les petits doigts de leur main **diaphane**
20 Et que le ciel soit **bleu**, cela suffit à Jeanne.

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée...

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée.

Quand Josué rêveur, la tête aux cieux dressée,
Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
Sonnait de la trompette autour de la cité,
Au premier tour qu'il fit, le roi se mit à rire ;
Au second tour, riant toujours, il lui fit dire :
« Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent ? »
A la troisième fois l'arche allait en avant,
Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche,
Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon ;
Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron,
Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
Les femmes s'asseyaient en filant leur quenouille,
Et se moquaient, jetant des pierres aux hébreux ;
A la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,
Aveugles et boiteux vinrent, et leurs huées
Raillaient le noir clairon sonnant sous les nuées
A la sixième fois, sur sa tour de granit
Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant à gorge déployée,
Et cria : « Ces hébreux sont bons musiciens ! »
Autour du roi joyeux riaient tous les anciens
Qui le soir sont assis au temple, et délibèrent.

A la septième fois, les murailles tombèrent.

19 mars 1853. Jersey.

Victor Hugo *Les Châtiments* - Livre septième

Ce que dit la bouche d'ombre

[...]

Tout sera dit. Le mal expirera, les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes ;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre : un ange
Criera : Commencement !
Jersey, 1855.

Texte 4 : Épilogue, « Dans l'ombre » (p.225)

LE VIEUX MONDE

O flot, c'est bien. Descends maintenant. Il le faut.
Jamais ton flux encor n'était monté si haut.
Mais pourquoi donc es-tu si sombre et si farouche ?
5 Pourquoi ton gouffre a-t-il un cri comme une bouche ?
Pourquoi cette pluie âpre, et cette ombre, et ces bruits,
Et ce vent noir soufflant dans le clairon des nuits ?
Ta vague monte avec la rumeur d'un prodige !
C'est ici ta limite. Arrête-toi, te dis-je.
10 Les vieilles lois, les vieux obstacles, les vieux freins,
Ignorance, misère et néant, souterrains
Où meurt le fol espoir, bagnes profonds de l'âme,
L'ancienne autorité de l'homme sur la femme,
Le grand banquet, muré pour les déshérités,
15 Les superstitions et les fatalités,
N'y touche pas, va-t'en ! ce sont les choses saintes.
Redescends, et tais-toi ! j'ai construit ces enceintes
Autour du genre humain et j'ai bâti ces tours.
Mais tu rugis toujours ! mais tu montes toujours !
20 Tout s'en va pêle-mêle à ton choc frénétique.
Voici le vieux missel, voici le code antique.
L'échafaud dans un pli de ta vague a passé.
Ne touche pas au roi ! ciel ! il est renversé.
Et ces hommes sacrés ! je les vois disparaître.
25 Arrête ! c'est le juge. Arrête ! c'est le prêtre.
Dieu t'a dit : Ne va pas plus loin, ô flot amer !
Mais quoi ! tu m'engloutis ! au secours, Dieu ! la mer
Désobéit ! la mer envahit mon refuge !

LE FLOT

Tu me crois la marée et je suis le déluge.

Lectures

Texte 1 : Hugo, L'Année terrible, juin 1871 : « J'accuse la misère... »

I. Un formidable procès

1. Tout un tribunal qui se construit sous nos yeux

Poème qui s'organise autour de la figure de l'hypotypose (jaillissement soudain d'un gigantesque tableau) : c'est tout un tribunal qui, subitement, se construit sous nos yeux :

- début *in medias res* : le v.1 introduit un discours qui donne à entendre un réquisitoire :
 - lexique du judiciaire (1,15, 17,21,22,33) organisé autour de l'anaphore « *j'accuse* »
 - les personnages : l'accusateur : le « *je* »
l'accusé : « *le Passé* »(2, 19) , « *les faux pontifes, les faux dieux* »(15)→ 2^{ème} pers. : « *ô royauté* »3, « *ô nos aïeux* »21, « *tes vieilles lois* »4, « *vos sociétés* »21
 - la victime : le peuple « *souffrant* »
 - le juge, qui n'est autre que le lecteur :
 - en effet, discours direct et présent d'énonciation construisent le lecteur en juge du procès, à qui l'avocat s'adresse (=discours direct) en direct (=présent d'énonciation)

2. pour dénoncer le coupable

- lexique du « *mal* »(8) : catalogue des *crimes* (22): « *fléaux* »4 → « *l'ignorance* » 6 et 30 = « *la cécité* »30 qui se déclinent selon trois motifs :
 - le refus de la connaissance : « *inepte* »9, « *les dogmes, les erreurs* »11, « *rapetissent l'école* »12, « *éclipsa les deux mondes* »26 (*foi et raison*), noir des esprits 32
 - la brutalité sociale (« *ferment l'atelier* »12, « *livrent le faible aux forts* »1, « *refusent l'âme aux femmes* »), l'emprisonnement et la soumission : « *pèsent sur* »5, « *le poids* »6, métaphores « *des nœuds d'airain* » et « *des câbles* »10, « *une prison* »28
 - la haine : « *frères ennemis* »7, métaphore de « *la torche* » des « *souffrants implacables* »9, « *les haines* »20, « *cœurs ténébreux* »32
- Il s'agit donc de dénoncer(3,15) les responsables (« *seules* »8 et 23) de l'obscurantisme (« *imbéciles* »14), de la violence (« *féroces* »14) et de l'immoralité (« *infâmes* »14).
- Ils ont détourné les deux flambeaux de l'esprit pour Hugo : la « *raison* »27 et la « *foi* »27 ; dès lors la dénonciation porte sur ceux que le recueil n'a de cesse de mettre en accusation : les dignitaires de l'Eglise qui ne sont que des usurpateurs : « *les faux pontifes, les faux dieux* », « *ceux qui ...* »(15-16) (**Relire** le poème IV de juin : « *je n'ai pas de palais épiscopal en ville ...* »)

3. et innocenter le peuple

On passe d'un réquisitoire contre le pouvoir à un plaidoyer pour le peuple. Le réquisitoire, par cette litanie du mal, innocente le peuple souffrant aliéné intellectuellement, physiquement et moralement

Registre pathétique : - jeu des noms et des adjectifs qui expriment la terreur (« *féroces* » « *infâmes* »14, « *immondes* »25) et la pitié (« *souffrants* », « *le faible* »)

- polyptote : « *effrayante* »6, « *affreux* »10, « *effroyable* »36

- modalité exclamative : cri d'indignation 4, 14,22,32

S'opère alors par l'emploi de la 1^{ère} pers. du pl. : « *nous* » (5, 7,21,23) une fusion compatissante entre l'accusateur et la victime.

II L'épopée du mal

1. Un spectacle saisissant

Episode douloureux, traumatique de la Commune dont il faut dégager les responsabilités aux yeux de l'Histoire (« *l'heure est solennelle* »21)

Écriture de la dramatisation qui joue de trois procédés essentiels :

- théâtralisation : jeu du discours et des abstractions : le Passé3, la société22 (« *la vieille criminelle* », « *la scélérate* ») sont personnifiés et accusés, devenant de saisissantes allégories à l'origine de ce vaste tableau du mal se répandant sur la terre ;

- jeu des images : les métaphores du feu dévastateur et du supplice : torches, nœuds, cables(9,10), des mains criminelles (25)

- jeu de l'intensification : les pluriels 10-11), les rythmes binaires (15-16) et ternaires(14 et les accumulations(2, 5-14 : « *Elles pèsent... Elles nous changent... Elles seules ... elles ont mis...Elles forgent...* » : écriture torrentueuse qui mime le flot de l'oppression qui submerge le peuple en l'accentuant par le contre-rejet(8) et des rythmes ternaires (14) à l'intérieur même de l'énumération, les anaphores(17-18, 24-29) et récurrence de « *je l'accuse... je dénonce* » ; intensification du lexique encore avec le choix des adjectifs (« *effrayante* », « *implacables* », « *affreux* », « *féroces* », « *infâmes* », « *immondes* », « *effroyable* »)

2. qui prend une dimension fantastique

C'est toute la représentation d'un monde archaïque qui semble surgir de la nuit de temps :

- lexique : « *ce barbare* »2 « *chaos* »3, « *fléaux* »4, mis en valeur en fin de vers

- la longue litanie des calamités qui frappent le peuple sont autant de têtes de cette hydre du mal qu'il faut couper.

- c'est le monde de la nuit qui éteint la lumière (24-26) d'où les verbes : « *posa sur* »26, « *éclipsa* »26, « *ferma* »31, « *laissant noirs* »32

- Image récurrente de la monstrueuse maternité, nouvelle cosmogonie du mal : « *chaos... d'où sont sortis* »(4), « *elle vient d'enfanter cette effroyable année* »(34)

3. où le poète devient la voix douloureuse et indignée du peuple bâillonné et supplicié (18)

C'est au fond de la nuit, de l'abîme, du gouffre que se fait entendre la voix du poète qui se fait cri : -récurrence des verbes « *accuser* » et « *dénoncer* », v. 18.

Poème où se définit la fonction du poète qui donne une voix au peuple et éclaire les ténèbres. Poème emblématique de l'ensemble du recueil qui pose le rôle et la fonction de la poésie : poète prophète qui éclaire et est en avant.

- Voix du peuple opprimé dont le mois de juin se chargera de dresser les portraits.

- Peuple qui est le héros tragique du recueil, ce coupable innocent que nous lisons dans ce poème à l'image du poète : « *Oh ! dussè-je, coupable aussi moi d'innocence* » (juin 1871, Texte 2)

- Poème qui synthétise la plupart des combats de Victor Hugo, poète engagé dans son temps, « en situation » : « *dans le siècle où nous sommes* »5

Texte 2 ; Hugo, l'Année terrible, juin 1871, XVII « Participe passé du verbe Tropchoir... »

Rappel : **pamphlet** : court écrit, plus politique que moral, qui attaque avec violence le gouvernement, les institutions, la religion, un personnage connu ; **satire** : poème en vers où l'auteur attaque les vices et les ridicules de ses contemporains puis par extension tout écrit qui s'attaque à qq.ch ; ou à qq. en s'en moquant.

Trochu est déjà été l'objet d'un bref portrait satirique récurrent inséré dans les poèmes à trois reprises : Nov.1870, VII p.64, janv.71, V, p.92 et XII p. 102 ; le poème XVII de juin 1871 lui est cette fois entièrement consacré. C'est un Hugo pamphlétaire que nous découvrons se riant du général Trochu qui était chargé d'organiser la défense de Paris face aux Allemands et qui avait cru ridiculiser Hugo en faisant allusion à son képi de garde national. Mais au-delà du registre satirique, le poème permet en contrepoint de faire l'éloge du poète solidaire du peuple et de chanter le Paris héroïque.

I. L'écriture du pamphlet

Le mois de juin est constitué d'une série de portraits à la gloire du peuple souffrant et persécuté, véritable figure héroïque du recueil (les prisonniers, un enfant, les femmes, les fusillés, tous ceux qu'Hugo nomme « les innocents », tous « ceux qu'on foule aux pieds »). Le poème XII semble vouloir une nouvelle figure et l'ouverture sur la 3^{ème} personne vise à faire exister l'absent, à lui donner une consistance mais il s'agit là d'une stratégie ironique.

1. Le jeu sur le patronyme

- Le poème s'ouvre sur une tentative de définition qui joue sur l'onomastique : Trochu < Trochoir
- le contrejet « l'homme » accolé à cette définition orthographique accentue le ridicule
- dès lors s'accumulent tous les procédés de la dévalorisation :

l'**antithèse** : v.2 : intensifs, pluriels ≠ zéro (en rejet)

v.3 accumulation ironique des adjectifs auquel s'oppose le dernier le dernier « nul » rappelant le zéro du début de vers

v.4 l'image ironique jouant de la métonymie « beau canon » détruit par l'adversatif « mais »

la **figure du boiteux** : caricature de celui qui est décalé : *participe passé* : homme dépassé, homme du passé

Trochu est l'homme du néant : « nul », « zéro »

v. 37 : négation restrictive

v. 40 : « boita » mis en valeur par le dédoublement à la rime jouant d'un effet de clôture « « *déchu* » / « *Trochu* »

5Le jeu sur les mots atteignant son apogée avec l'opposition du dernier vers qu'accentue le parallélisme:

« marcha par Gambetta » (*gambe/gambette* = jambe) mais boita par Trochu

2. Une théâtralisation comique

Dès le v.7, le poème semble donner la parole à Trochu : 2^{ème} pers (v. 7,18,20,21,22,25,27,28...) dans un jeu oratoire qui semble mimer les réactions de l'interlocuteur : modalités expressives : interrogative 7, 21-23, exclamative 18, 25, injonctive 34. Tout vise à créer une scène comique avec Trochu dans le rôle de l'agité agressif qui vocifère, sorte de soldat fanfaron (le miles gloriosus de la comédie latine ou le Matamore de *l'Illusion comique* de Corneille) mais en contradiction avec la réalité des actes.

3. Un portrait au vitriol

a) un bigot

Toutes les qualités militaires sont toujours associées à ses actes d'homme pieux : « *soldat brave et pieux* »3, « *Preux et chrétien* »5, « *servir le pays et la messe* »6, « *képi ≠ chapelet* »24

b) un incompetent

Toutes les qualités militaires sont détruites par :

- le jeu sur les zeugmes (ou zeugmas) associant par l'intermédiaire d'un même terme un complément et abstrait (de sens figuré) puis concret (de sens propre) :

v6 : *servir* > *ton pays*

> *la messe*

v9 : *un retour offensif* > *sur moi*

> *contre la Prusse*

v18 : *tu fais des sorties* > *contre moi*

> *en ce mauvais siège*

- l'irréel du passé : v.9

- la négation : v.21

- l'opposition entre l'envolée épique des v.29-34 (rythme ternaire, souffle de l'Histoire, verbes d'action) et le rejet du v.34 « *Et calme-toi.* » qui se trouve encadré entre les figures héroïques citées avant et le « *Paris formidable* » v.34.

C'est ce même procédé que reprennent les v. 39-40 opposant le souffle épique (allégorie, amplification, rythme ternaire, figure héroïque) et la figure grotesque d'un boiteux, toujours décalé, à côté de l'Histoire, médiocre et que renforce l'ironique « *grâce à lui* » du v.33

II. En contrepoint de ce portrait grotesque : l'éloge du « je »

1. La tolérance ironique face à l'agressivité

- un « je » qui joue la tolérance : v.7,11,20,22,24,27,28 ; semble donner raison à Trochu ou concéder des torts envers lui. Mais à chaque fois l'ironie est à l'œuvre : par ex. le « *j'y consens* » du v.28 est détruit par l'emploi de la conditionnelle et le modalisateur « *se croire* ».

- qui joue aussi l'humilité : v.11 (négation restrictive « *ne ... que* »), v.13 « *quelquefois* », v.15 (négation introduite par l'adversatif « *mais* »). Se dégage alors le portrait d'un homme sans pouvoir : « *vieillard désarmé* »(11), « *Bon à rien* »(16) mis en valeur par le rejet ;

Mais il s'agit là d'une stratégie argumentative qui vise à dénoncer l'imposture de la gloriole du fanfaron comme le soulignent l'image du v.17 des *lauriers* devenus *orties* et la référence au franchissement de la Marne au v.21 ; Le même jeu d'inversion est repris mais avec une toute autre signification :

v. 4 : Trochu : « *Beau canon, mais ayant un peu trop de recul* »

v.16 : Hugo : « *Bon à rien ; je n'ai pas capitulé pourtant* » →

2. La figure du « misérable héroïque »

Hugo n'a de cesse de créer le contraste avec Trochu, ce général d'opérette. Lui Hugo, se dénie toute valeur militaire mais se définit comme solidaire du peuple. Sa grandeur est morale.

Cette solidarité est soulignée au v.12 par l'antéposition de l'indéfini « *avec tous* », au v.19-20 où le « je » se fond dans le pronom de la 1^{ère} pers. du pl. « *nous t'en trouvions* » et avec le rythme ternaire des trois épithètes du v. 27. De même l'adjectif mis en valeur par la majuscule « *Présent* » permet de mieux moquer Trochu, qui, lui, n'était là qu'en paroles.

Le poète apparaît dès lors comme celui qui a partagé la souffrance du peuple de Paris : le v.25-26 avec rythme ternaire et amplifications rythmique et sémantique, avec l'alliance du concret et de l'abstrait qui nous fait passer du registre satirique au registre épique. Face à la médiocrité et au grotesque comportement de Trochu s'oppose le souffle épique du peuple de Paris, c'est-à-dire de la France.

3. Le passage du grotesque au sublime : de la caricature à l'évocation grandiose du Paris héroïque, symbole de la grandeur de la France

Ce basculement du grotesque au sublime est caractérisé par la reprise au v. 39 de la même structure syntaxique qu'au v.3, mais à l'énumération ironique des adjectifs succèdent ceux d'un pays supplicié mais debout ; le jeu des rimes des deux vers finaux – « *jamais déchu / Trochu* » - fait sonner la grandeur de la France en l'opposant au vil comportement du général.

On comprend dès lors l'élargissement progressif qui travaille le texte : *je* → *nous / tous* → *Paris formidable* 34→ *La France* 37 ; La métonymie que constitue la figure de Paris permet de chanter, comme dans tout le recueil, le courage (v. 27, « *ce fier pays* »39) et le martyr du peuple (« *agonise* »34, « *saignant, blessé* »).

Le vaste tableau épique que donne à voir les derniers vers dans l'élargissement historique des v.31-33 soutenu par le jeu des anaphores souligne d'autant l'aveuglement du Trochu qui se révèle incapable de comprendre le sens de l'Histoire. Il appartient à ce passé réactionnaire qu'évoque par exemple l'épilogue et non à l'avenir en mouvement que met en valeur le verbe « *marcher* » au dernier vers. Ainsi Trochu est le boiteux car la vraie « *foi* » (v. 35) n'est pas celle des prêtres mais celle de cette force qui met le monde en mouvement, celle du peuple ici, celle de Dieu dans les poèmes du mois de juillet.

CONCLUSION

Poème caractéristique de l'esthétique définie dans la *Préface de Cromwell* en ce qu'il allie le grotesque et le sublime, le comique et le tragique, qu'il donne au vers toutes les ressources de la prose assouplissant l'alexandrin en jouant des enjambements ou des coupes (cf le trimètre romantique du v.26 par exemple). S'il détonne dans l'atmosphère sombre dans laquelle baignent tous les poèmes du mois de juin consacrés à chanter les « misérables » de la Commune, au-delà de l'écriture pamphlétaire se fait entendre la voix du poète solidaire du peuple de Paris et définissant par là-même la fonction du poète qui est de prêter sa voix à ceux qui en sont privés, de faire naître la lumière au fond de la nuit, de montrer face aux fausses lueurs du passé réactionnaire le flambeau de l'avenir qu'incarne le peuple en mouvement.

Texte 3 : V. Hugo, L'Année terrible(1872), juin 1871, « A ceux qu'on foule aux pieds »

I) LA PLACE DU JE POETE.

1) L'OMNIPRESENCE DU « JE ».

a) L'exhibition du « je »

Le poème se présente d'abord en tant qu'expérience personnelle. → exhibe le « je » :

- le « je » (13 fois en 20 vers) tend à envahir l'énonciation à travers l'omniprésence des marques de 1^{ère} pers :

« je », « moi »

- dès le v.1 le pronom pers. est redoublé dans le pronom tonique « moi » (+ antéposition du « moi » par rapport à l'adverbe au v.1 → insistance du « je » d'emblée au cœur du poème

- le « je » ne cesse de se dédoubler dans des périphrases qui le développent « un ami »6, « une voix »7, « une parole »10, « celui qui... » « l'homme des accablés... »15

- v.18 les 2 épithètes détachées qui viennent étendre le « je » : « grave et seul »

- le jeu des attributs qui permet encore d'étendre le « je » : att. du sujet « le compagnon... »12, « celui qui... »14, « l'homme... »15 ; attribut du C.O.D. « pour vos témoins »8

b) Les marques du lyrisme

- ponctuation expressive : multiplication des exclamatives v.1, 6.7,6 et présence de l'interrogative 8

- interjection lyrique « Oh ! »1

- lexique qui porte la subjectivité du poète (marques de jugement) : « austère »2, « âpre et morne »3, « affreuse »11, « calamité »12 ; superlatif « la meilleure »13

2) UN ITINERAIRE.

Le poème se construit autour d'un double mouvement : d'abord celui du bilan, du retour en arrière ; puis celui de l'avancée, comme un nouveau (un dernier ?) retour au combat :

a) Un bilan

- temps de l'énonciation : présent et passé composé (je suis... celui qui n'a jamais fait... je l'ai dit) : temps du bilan, de celui qui regarde la passé à partir de sa situation présente

- verbes d'état (« je suis... je veux être »12-13, « je n'aurais pas été mais je suis »18-19) qui laissent transparaître une tentative de définition de soi

- verbes dont le préverbe marque un retour en arrière : « reprendre »2, « se refermer »3, « redevenir »5

b) Une avancée

- verbes de mouvement : « j'entre »16, « je viens »19, « je (m') ouvre votre tombe »21

- rythme binaire organisé autour du redoublement de la préposition « vers »20

- le futur traduit un regard prospectif « il ne sera pas dit... »10

- le « Et maintenant »21 mis en valeur au second hémistiche détaché introduit définitivement une rupture avec le passé et montre que le poète se tourne vers le présent.

3) VERS UNE MYTHIFICATION DU POETE.

- se constitue en **figure héroïque** obéissant à un destin inexorable (figure solitaire mais aux côtés du peuple):

- anaphore des imparfaits du subjonctif(1,3,4) à valeur concessive (= en dépit de, même si...) qui scandent tous les obstacles à surmonter par le poète

- la figure du destin : « les cieus ...inexorables »4 : jeu de clôture qui mime l'enfermement d'un héros qui ne peut échapper à son destin

- dès lors constitué du héros qui doit braver tous les obstacles pour accomplir son destin, allant jusqu'à descendre aux Enfers (cf la « nekua d'Ulysse par ex.) : « j'entre en votre enfer, damnés » »16, « vers votre linceul »20, « je m'ouvre votre tombe »21

- mais aussi en **figure christique**, celui qui souffre pour les autres (**et socratique**, celui qui préfère souffrir que faire souffrir) : « compagnon de la calamité »12, « celui qui n'a jamais fait le mal et qui pleure »14, « volontairement »16

- devient dès lors une **figure cosmique** : coordination « la nuit et moi »8, « je l'ai dit à l'histoire »17

TRANSITION : Cette mythification du poète ouvre la porte à un effacement du « je » au profit du combattant qui, défendant le peuple et condamnant les complices de l'oppression, tend à se faire l'incarnation même de l'écrivain engagé. (Cette progression se retrouve dans l'évolution du registre : il était lyrique (cf I.1), il deviendra pathétique puis enfin polémique.

II) DU « JE » LYRIQUE (cf I.) AU POÈTE COMBATTANT : DU LYRISME AU POLEMIQUE

1) LA FIGURE ARCHETYPALE DE L'ÉCRIVAIN ENGAGÉ

- rappeler que le poète est désormais tourné vers le présent (cf v.21b) : c'est l'écrivain « en situation »

- **une voix** :

- les périphrases qui le définissent : « une voix »7, « témoins »8, « une parole »10,

- les verbes de paroles dont le poète est sujet : « a ... protesté » (≠ « éclipse affreuse ») 11, « je l'ai dit »17

- injonction : v.34

- Dès lors il s'inscrit en **héritier de les grandes figures d'écrivains engagés** : Voltaire, Rousseau, Molière → parallélisme entre l'itinéraire personnel du « je » persécuté et exilé du début du poème et toutes ces figures qui ont dû subir les « sarcasmes, mensonges, cris noirs et vils ... »)

- v.36 : passage au « nous » suivi de l'apposition « les combattants du peuple »36 qui organise la réunion du poète et de toutes ces figures.

2) LE COMPAGNON DU PEUPLE.

- lexicque : « un ami »6, « témoins »8, « compagnon »12, « l'homme des accablés »15

Le poète partage la souffrance du peuple ; à ce titre, le lyrisme cède place au pathétique :

- lexicque : « misérables »6, « la calamité »12, « les accablés »15, « les abandonnés »15, « damnés »16 ,
verbes « pleurer »14 et « souffrir » à la 1^{ère} pers. du pl.36

- le motif de la mort : « l'ombre »5, « éclipse affreuse »11, « enfer »16, « la chute »19, « le linceul »20, « la tombe »21

- l' apostrophe pathétique : « Ô misérables »6

3) LE POLEMISTE.

A la parole qui résiste et qui compatit du poète s'oppose la parole qui souille et qui dégrade des adversaires comme le souligne le passage du « Oh ! » lyrique au « O » polémique(24, 31) :

- lexicque dévalorisant : « huées, calomnie, haine, sarcasmes, mensonges, ironie idiote, anathèmes farouches...)

- accumulation

- pluriels

- rythmes binaire et ternaire

- comparatifs

- intensifs : « éternellement ... à tout proscrire »

- images prosaïques dégradantes : « prostituées », « fouet... cuir », « qui forciez le cercueil... » « salive encore blanchâtre... crachèrent » ; images des profanateurs (29, 32)

→ torrent impétueux de la boue qui se déverse

Le poème se clôt sur un jeu d'antithèses ironiques :

- injonctions : « acharnez-vous » ≠ « soyez les bien venus »

- « pour vous obtenir » ≠ « nous souffrons »

- « la gloire » ≠ « affronts »

Texte 4 : V. Hugo, *L'Année terrible* : Épilogue, « Dans l'ombre »

Un texte épique raconte des exploits extraordinaires :

- Une scène à grand spectacle
- mise en scène de données historiques, religieuses, sociales ou politiques
- comporte des éléments réalistes
- frappe les sens du lecteur
- transforme la réalité (images : comp., métaphores, personnifications, allégories)
- une vision grossie et surnaturelle (amplification, simplification symbolique, merveilleux)

I. Un grand combat épique

Poème qui donne à voir et à entendre une scène spectaculaire

1. Une scène dramatique de combat

- **une scène de siège qui joue de la théâtralisation** :

a - **des personnages** qui s'affrontent : Le vieux monde / le Flot → l'opposition se marquant dans la parole : tirade de 27 vers contre un unique alexandrin à l'effet soigneusement préparé.

b - **un scénario dramatisé** : l'action de l'assaillant : l'assaut(2), les cris(4), le clairon(6), le choc(19)

l'action de l'assiégé : les enceintes(16), les tours(17)
la chute : « engloutir »(26), « envahir »(27) et la sentence finale du vainqueur(28)

→ les trois étapes d'un scénario militaire

- **une hypotypose** qui nous donne à voir comme si on y assistait la scène : début in medias res qui nous projette dans l'action, discours (présent d'énonciation) théâtralisé, jeu des déictiques (« Voici...voici »(20), « ce vent »(6), « ces enceintes...ces tours »(16-17)

- **multiplication des impératifs** qui se redoublent au fil du poème (1,8,22,25 / 15,16,24)

- **envahissement des verbes d'action** : monter 2,7,18 souffler(6), construire(16), bâtir(17), rugir(18), disparaître(18), s'en aller(19), renverser(22), engloutir(26), désobéir(27), envahir(27)

- **une structure rythmique** : qui joue des rythmes binaires (4-5, 16-17, 20, 24, 26-27), ternaire (9 avec anaphore) et accumulation (5, 10, 11-14) → écriture mimétique des efforts désespérés des assiégés ou de l'offensive inexorable des assiégeants ; écriture qui dit l'urgence.

- **ponctuation expressive** : injonctive, exclamative, interrogative : désarroi du vieux monde que traduit l'évolution : ordre, stupéfaction, peur

- **multiplication des adversatifs** « mais » (3,18(x2),26) → sentiment d'une avancée inexorable, d'un destin en marche

2. L'appel aux sens

Scène spectaculaire (spectare = regarder), scène qui donne à voir, à entendre et à ressentir :

- **la vue** : les couleurs : sombre(3), noir(6), ombre(4)

les mouvements : monter(2,7,18) ; descendre (1,16)

- **l'ouïe** : cri(4), bruits(5), clairon(6), la rumeur(7), tu rugis(18)

- **le toucher** : pluie âpre, soufflant(6), choc frénétique(19), engloutis(26)

Tout concourt à construire **une scène spectaculaire d'apocalypse**

3. Du réalisme au merveilleux : la transfiguration épique

- **des personnages allégoriques** : le vieux monde = le passé = la société

le flot = le peuple

- **les amplifications** : - les intensifs : si(2-3), toujours(x2)(18)

- les accumulations : 9-15 + pluriels + « pêle-mêle » où dominant le jeu des rythmes binaires et ternaires et les amplifications rythmiques 19 ou au contraire 19-26 où l'alexandrin se

fragmente, le rythme se disloque et s'insinue le trimètre romantique(25) ; l'enjambement final(27) mime le mouvement qui submerge et que rien ne peut arrêter

- **l'alliance du l'abstrait et du concret** qui contribue à tout à la fois à une lecture allégorique et l'évocation terrifiante d'un monde souterrain du mal

- **les images** : métaphores et comparaisons : transfiguration étourdissante : le flot devient gouffre et son cri devient bouche (4) ; les nuits se font clairon (6) où l'oxymore rend plus étrange encore l'expression, la vague se fait rumeur (7) et le flot devient lion (18) ; c'est bien à un « prodige » (7) que nous assistons

II. La mise en scène de la chute du « vieux monde »

Ce mouvement irrésistible du flot nous conduit à lire ce texte comme un poème emblématique du recueil où se retrouvent :

1. La dénonciation du « passé »

- **monde tyrannique** : -impératifs, verbe « falloir »(1) mis en valeur par la structure du trimètre

- **monde figé** : lexique : arrête (8, 24), limite⁸, ne va pas plus loin²⁵, répétition des adjectifs : vieux(v 9:rythme ternaire,20, antique²⁰, ancien¹² ; monde où rien ne peut changer : obstacles, freins⁹, les fatalités¹⁴

- **monde de l'obscurantisme** : ignorance¹⁰, les superstitions¹⁴

- **monde des codes sacrés** reposant sur des reliques : les choses saintes¹⁵, le vieux missel, les codes antiques²⁰ et des icônes sacrées rappelant la sainte Trinité (le roi²², le juge²⁴, le prêtre²⁴

- **monde du mal** : « cet obscur puits social » (« A ceux qu'on foule aux pieds », XIII, Juin) : v.10-II : monde souterrain de la prison (11,12,13) mis en valeur par l'amplification sémantique du v.10, le passage du sg au pl. et de l'abstrait au concret)

2. La figure du peuple en mouvement face au « vieux monde » impuissant

a) L'insurrection du peuple

- **l'insurrection** : le cri (4) = la colère

le clairon et le choc = la révolution

- **l'image du lion qui rugit** : constante métaphore d u Paris, de la France ou du peuple qui se soulève ; image héroïque

- **du grotesque au sublime** : le peuple opprimé se libère

les puissants basculent de leur hauteur

- le dernier vers exprime la façon dont le peuple s'empare de la fonction de « sujet » : la révolution permet précisément le passage d'objet à sujet.

b) Dès lors, face à cette insurrection, le vieux monde apparaît impuissant :

- accumulation de phrases interrogatives au début du poème qui montre cette impuissance

- répétition de l'impératif « arrête » suffit à montrer l'impuissance de ce dernier (8,24(x2))

- v.18 répétition de l'adverbe « toujours » qui traduit l'inefficacité des ordres

- la structure du v.22 mime cette impuissance : l'interjection « ciel ! » qui fragmente le vers est une interjection d'impuissance : elle fonctionne comme pivot entre le 1^{er} hémistiche (parole autoritaire : impératif) et le second (passif : toute autorité détruite).

- rappeler l'enjambement qui met en avant le verbe « désobéit »

- La formule lapidaire du flot qui joue du parallélisme des structures attributives (passage de l'attribut du C.O.D. « la marée » à l'attribut du sujet « le déluge ») marque une rectification, laquelle souligne l'erreur du vieux monde déjà signifiée dans le verbe modalisateur « croire ».

Le poème résume tous les combats du Hugo républicain en faveur des « misérables » : la misère, l'école, le droit des femmes et la peine de mort

3. « Est-ce un «écroulement, non c'est une genèse » (Juillet, XI,II)

Au terme de ce recueil qui a joué constamment de l'image du flux et du reflux, le poème de clôture saisit le lecteur en lui donnant à voir le peuple victorieux dans cette métaphore de l'Océan que rien n'arrête.

Véritable mythification que nous a donnée à lire tout le mois de juillet où s'opère ce renversement de l'ombre à la lumière renaissante

v.27 : vers final d'une genèse, d'un monde nouveau ; et cette référence biblique nous renvoie à celle portée par l'image du clairon qui fait écho au poème des *Châtiments* « *Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée* » qui renvoie à un autre assaut, celui de Josué contre Jéricho mais aussi à la puissance de la voix poétique.

C'est ainsi qu'il s'agit d'une double victoire, car le poème consacre aussi celle du poète et de sa voix ; il faut relire maintenant les images de la bouche (4), du clairon (6) de la rumeur (7) qui révèlent le caractère messianique et prophétique de la poésie hugolienne. « La bouche du clairon noir », le lion qui « rugit », « le souffle des douleurs » **sont autant d'images qui définissent le poète, sa fonction et son pouvoir** comme nous l'ont déjà dit les dernières strophes du poème « ibo » des *Contemplations*. Seul le poète, qui sait entendre les signes de la nature et de la création, descendu dans le gouffre à pu entendre ce que dit la bouche d'ombre et prophétiser que : « *les douleurs finiront dans toute l'ombre : un ange / Crierà : Commencement !* »